



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

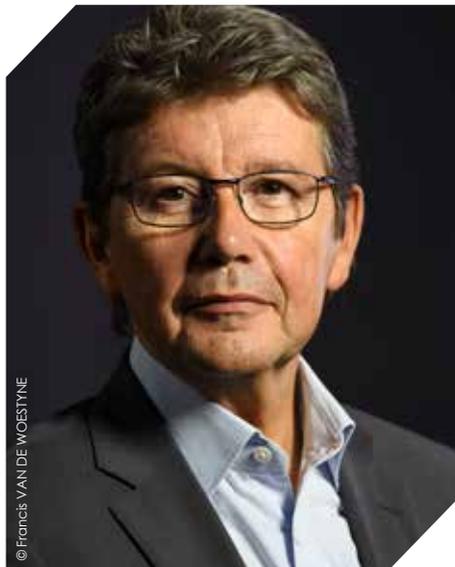
n° 406 avril 2018



© J.F.PAGA

Isabelle Carré,
une comédienne en quête spirituelle

Francis Van de Woestyne,
en états d'âme



© Francis VAN DE WOESTYNE



© Sophie ANSEL

Habiburrahman
raconte le martyre
des Rohingyas

Le juge Claise
en lutte contre la
criminalité financière



© Belga



Édito

VIVRE ENSEMBLE

À la fin de leurs humanités, ils avaient entamé des études supérieures, et préféré « vivre en kot » plutôt que de faire la navette avec la demeure parentale. Le « commu », le « kot communautaire », avait recueilli leurs préférences. Chacun sa chambre, mais des équipements collectifs et, notamment, la possibilité de gérer en commun la cuisine et son frigo. « Mai 68 est passé par là », se sont dit les parents, voyant que les universités elles-mêmes encourageaient ce mode de logement, où les amitiés se tissent à partir de rencontres imprévues, parfois improbables, mais qui durent parfois ensuite toute une existence. Avec les réseaux sociaux, les communautés virtuelles ont le vent en poupe. Même à des milliers de kilomètres, on peut toujours être ensemble, s'émouvoir de concert et partager ses bons (ou moins bons) moments.

Les études terminées, les lumières de la ville les ont attirés. Le boulot, la « vraie vie », c'est tout de même plutôt là que cela se passe. Oui, mais voilà : encore faut-il avoir une bourse assez pleine pour pouvoir y trouver un logement. En faisant leurs comptes, ils n'en étaient pas vraiment là. Alors qu'en se mettant à plusieurs, le poids du loyer pouvait devenir plus abordable. Même par ceux qui n'avaient pas encore vraiment trouvé un « vrai » travail.

Ils ont donc opté pour la « colocation ». Pas vraiment dans le style Renaud (« *Viens chez moi, j'habite chez une*

copine »), mais avec sérieux, en organisant l'affaire au maximum. Comme le raconte le reportage que nous proposons ce mois-ci (pp. 14-15), cela se passe plutôt bien, surtout si on co-loue avec des amis qui se connaissent de longue date. Parfois, cela peut aussi tourner plus mal, si la confiance s'amenuise et que les relations se tendent, par exemple pour des questions d'argent. Ou que l'un des « coloc » s'en va sans crier gare (et pas toujours tout seul...).

Pour certains, cette vie commune où le « chez-soi » se limite aux m² d'une chambre peut aussi finir par peser. Ils rêvent alors de davantage d'intimité, d'un espace plus « à eux », surtout si la trentaine se dessine et qu'ils se demandent s'il ne serait pas temps d'entrer dans l'âge adulte. Un jour, ils franchiront le pas. Mais l'expérience de la vie communautaire restera ancrée dans leurs gènes, dans la manière dont ils envisageront leur environnement, la société et les rapports humains.

Accrochés à leurs smartphones, à tout moment prêts à rebondir sur Facebook ou sur Snapchat et à se raconter en direct sur internet, ils garderont à jamais l'idée que ce qui fait l'être humain est aussi la communauté. L'homme est bien un animal social. Même si, de temps à autre, il a besoin de redevenir loup solitaire, pour se retrouver lui-même.

Dans d'autres parties du monde, l'existence ne s'imagine pas sans le rapport au groupe et à la collectivité. Aujourd'hui, les évolutions de la société positionnent tous les coins de la planète dans la même direction : celle de l'impérativité du vivre ensemble. Pas chacun chez soi, l'un à côté des autres, mais l'un aux côtés de l'autre.

Frédéric Antoine

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Vivre ensemble 2

Penser

Casaldàliga : évêque-poète d'Amazonie 4

Croquer

Poutine : quatrième mandat 5

À la une

La criminalité financière : un cancer 6

Des familles pour des handicapés 9

Signe

L'euthanasie en maison de repos 10

Voyage au cœur d'un génocide 12



Louer et partager ensemble.

v Vécu

Vivre

Partager la vie, façon colocation 14

Rencontrer

Francis Van de Woestyne :

« Je suis plus dans l'espérance que dans la certitude » 16

Voir

Les voisins du bout du monde 19



Comment accepter la mort programmée ?

s Spirituel

Parole

La douceur d'un zéphyr 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire

Chercher l'impossible 24

Face à la mort et à « l'après » 25

Corps et âmes

Les chemins vers sa vie intérieure 26



Méditer avec Christophe André.

c Culturel

Découvrir

Isabelle Carré : « Je suis dans une quête spirituelle » 28

Médi@s

Netflix, des images à flots continus 30

Toile

Il est où, le printemps marocain ? 32

Portée

Dieu est à louer 34

Pages

Sublime expérience 36

Livres 37

Notebook 38

Messagerie 39



Un film secouant les mentalités.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Jean-Pol GALLEZ,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane CHINSKY, et Armand VEILLEUX

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.owlscope.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
MEDIAL, rue du Prieuré 32,
1360 Malèves-Sainte-Marie
☎ 010.88.94.48 - ☎ 010.88.93.18



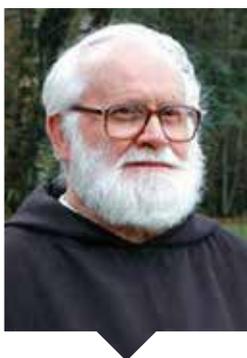
Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Le long combat du « prophète des pauvres »

ÉVÊQUE ET POÈTE D'AMAZONIE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Pedro Casaldáliga, grand évêque du Brésil, poète fécond et courageux défenseur des indigènes opprimés, vient de fêter ses nonante ans.

Début de mars, le Vatican annonçait que deux grands serviteurs de Dieu seraient canonisés avant la fin de l'année : le pape Paul VI et l'évêque salvadorien Oscar Romero. Un autre évêque, qui fut l'ami de l'un et de l'autre, ne sera pas canonisé... puisqu'il vit toujours. Il s'agit de Pedro Casaldáliga, qui a célébré son nonantième anniversaire en février dernier.

Ce géant de l'Église latino-américaine d'après Vatican II n'a pas été un théoricien de la théologie de la libération. Il l'a vécue avec une radicalité peu ordinaire et le charme d'un grand poète.

DÉPART DÉFINITIF

Né en Catalogne le 16 février 1928, entré chez les missionnaires clarétains, Pedro Casaldáliga embarque en 1968 pour le Brésil. Fidèle à la promesse qu'il a faite, il ne retournera jamais à sa terre natale. Et il sera naturalisé brésilien. À peine trois ans après son arrivée, il est nommé évêque par Paul VI qui lui confie la préfecture de São Félix do Araguaia. Dans ce petit coin de terre reculé du Mato Grosso, une région avec un très haut degré d'analphabétisme et de marginalisation sociale, les paysans indiens vivent sous la dictature des propriétaires fonciers. Son ordination épiscopale est haute en couleur. Comme insignes épiscopaux, il reçoit du chef indien local un chapeau de paille et un bâton de « pau-brasil » taillé par un indien tapiraré, et offert par le chef de la tribu. Il vit là-bas depuis plus de cinquante ans.

Le jour même de sa consécration épiscopale, il publie une lettre pastorale considérée comme subversive

par les autorités militaires, *Une Église d'Amazonie en conflit avec la propriété foncière et la marginalisation*. Tout le reste de sa vie, jusqu'à sa démission en 2005, il se fera le défenseur des pauvres et des opprimés qui lui ont donné le nom de « prophète des pauvres ». Comme il l'a écrit un jour, « dans cette zone, on tue et on meurt plus qu'on ne vit. Tuer ou mourir est ici plus facile, plus à la portée de tous que vivre ».

PEDRO POUR TOUS

Homme de grande simplicité et de foi profonde, il refuse les titres de monseigneur, et même de père. Pour tous, il est Pedro. Il a survécu à de nombreuses crises de paludisme, à sept fusillades, à d'innombrables menaces de mort et à cinq tentatives d'expulsion du pays. Il a vu torturer ses compagnons, enterré des centaines d'indigènes et sauvé la vie à des milliers d'autres. Il a alphabétisé adultes et enfants, récupéré les terres pour les travailleurs agricoles et apporté la santé et l'éducation en un territoire sans loi où les autorités du pays n'osaient pas s'aventurer.

Pour lui, mettre en œuvre la théologie de la libération consistait à libérer les exclus avant de leur parler de l'Évangile. Aujourd'hui âgé et atteint de Parkinson, il continue de prier au milieu de son peuple comme il le fait depuis plus de cinquante ans.

Il a été l'un des fidèles amis et défenseurs d'Oscar Romero, qui vivait le même Évangile dans une autre partie de l'Amérique latine. Poète de grande classe, il a eu ses opposants, non seulement parmi les autorités politiques et militaires locales, mais aussi au sein de l'épiscopat et à Rome. Heureusement, il a toujours eu le soutien de Paul VI, qui l'avait nommé évêque, le comprenait et l'a défendu jusqu'au bout.

On rapporte qu'il disait : « *Qui touche à Pierre, touche à Paul !* » Les choses ont été plus difficiles par la suite. Les tracasseries de certaines instances romaines l'ont amené à écrire à Jean-Paul II une lettre ouverte qui est à la fois un modèle de courage, de fermeté et de profond respect. À aucun moment de sa vie, il ne s'est défendu. Mais il était toujours prêt à tout perdre pour défendre les opprimés dont il avait la charge. ■

Le cartoon
de Cécile Bertrand

POUTINE : quatrième mandat





Depuis des années, le juge d'instruction bruxellois Michel Claise dénonce l'absence de traitement de la criminalité financière. Une délinquance à différentes échelles qui porte préjudice au budget de l'État belge. À défaut d'une prise de conscience du politique, la loi de la jungle risque de devenir la règle.

FINANCE NOIRE.
Trente milliards d'euros échappent chaque année à l'État belge.

Sa répression est indispensable

CRIMINALITÉ FINANCIÈRE : UN CANCER *DES DÉMOCRATIES*

Thierry MARCHANDISE

Sécialisé dans la criminalité en col blanc, Michel Claise a publié, en novembre 2015, *Essai sur la criminalité financière*, un ouvrage dont l'actualité reste toujours aussi brûlante. Il rappelle l'histoire de Cassandre, la fille du roi Priam qui avait reçu d'Apollon le don de prophétie. Mais comme elle s'était refusée à lui, Apollon l'a frappée d'une malédiction, celle de n'être jamais crue. Ceux qui dénoncent aujourd'hui l'absence de traitement de la criminalité financière ne sont pas entendus. Or cette criminalité se développe comme un cancer dans les sociétés démocratiques.

Michel Claise avance l'image d'un escalier dont la première marche, celle du travail au noir, sans facture, prive déjà l'État de légitimes ressources. La plus haute est celle du terrorisme qui se finance par des trafics internationaux de stupéfiants et d'armes ou par la traite d'êtres humains. Cet escalier grimpe en passant par la corruption, l'intervention de professionnels qui proposent des constructions fiscales illégales, la fraude à la TVA (avec la création de fausses factures de vente fictives) et le blanchiment.

INCIDENCES BUDGÉTAIRES

L'absence de politique criminelle volontaire possède une incidence financière réelle. Au moins trente milliards d'euros échappent par an aux ressources de l'État belge qui peine parfois à en trouver cinq pour boucler son budget. En 2008, le gouvernement a créé le Collège pour la lutte contre la fraude fiscale et sociale et a annoncé la création d'un secrétariat d'État pour la coordination contre la fraude. Six ans plus tard, la « suédoise » a divisé celui-ci en deux, tout en noyant ses compétences. Au plan européen, « l'absence de politique fiscale unifiée permet aux Français de considérer la Belgique comme un paradis fiscal », reconnaît le magistrat Benoit Dejemeppe. Et sur le plan mondial, il est avéré que 7% du Produit intérieur Brut (PIB) mondial est lié à la corruption.

Cela fait quelques années que le pouvoir du monde financier, licite ou illicite, a supplanté celui des gouvernements. Comme l'écrit Michel Claise, « la crise des subprimes en est un bel exemple avec le chantage qui s'en est suivi : à défaut de soutenir les banques seules responsables de cette situation, et malgré leurs manœuvres dolosives pour s'en sortir, leurs dirigeants brandirent aux ministres des pays aisés l'épouvantail de leur faillite et brossèrent le tableau mortifère d'une crise sociale sans précédent qui en découlerait ».

Les politiques ont cédé, sauf en Islande où ils ont refusé le diktat des banques et les ont laissées faire faillite. Les administrateurs de la principale institution financière ont été lourdement condamnés. L'île a également imposé des

contrôles des capitaux, ce qui a entraîné une baisse significative de la dette nationale ainsi que du chômage. Pourquoi n'a-t-on pas fait de même en Belgique ? Les politiques ont plaidé un risque sans doute trop grand. En attendant, poursuit Michel Claise, « les banques ont été renflouées sans qu'un contrôle interne ne leur ait été imposé. Les comportements n'ont guère changé et les risques à moyen terme d'une explosion, à cause de bombes à retardement qui n'ont pas été désamorçées, ne sont pas écartés. Ne serait-ce pas une grave erreur de jugement des décideurs politiques ? Et la démonstration, si elle est encore nécessaire, de ce que les États sont désormais dominés par l'omnipotence du pouvoir financier qui ne leur a guère laissé le choix en 2008 ? » Cette opinion n'est cependant pas partagée unanimement.

DÉFICIT HUMAIN

À Bruxelles, le tribunal de première instance ne compte que trois juges d'instruction francophones (qui ont aussi 20% de délinquance de droit commun à traiter) et trois néerlandophones. Or c'est dans la capitale que se concentrent les principales fraudes. Au parquet bruxellois, seuls cinq magistrats s'occupent des dossiers financiers. L'essentiel des difficultés apparaît pourtant au niveau policier. Michel Claise raconte en effet qu'en dix années, il a perdu 60% de l'effectif policier mis à sa disposition pour ses enquêtes. Un des grands pourvoyeurs d'affaires est la CTIF, la Cellule de Traitement des Informations Financières, qui est le dispositif préventif belge de lutte contre le blanchiment de capitaux et le financement du terrorisme. Cet organe reçoit toutes les déclarations de soupçons de la part de nombreux opérateurs (banques, sociétés de bourse ou de placement, experts-comptables, notaires, etc.) et transmet aux parquets des informations pertinentes justifiant l'ouverture d'une information pénale. Malheureusement, 98 % de ces dénonciations ne sont même pas lues au parquet bruxellois par manque de magistrats.

Au terme de l'instruction, le parquet demande le renvoi devant le tribunal correctionnel. Des retards sont déjà constatés à ce stade. Ensuite, l'instance bruxelloise travaille dans un délai raisonnable. Malheureusement, en cas d'appel, le système se bloque en raison des retards endémiques de la Cour d'appel de Bruxelles. C'est ce qui justifie que le parquet financier, afin d'éviter la prescription, propose des transactions pénales qui ne sont évidemment que des pis-aller. Il est par exemple certain que si l'oligarque belgo-russe Patokh Chodiev n'avait pas payé sa transaction pénale, l'État n'aurait rien récupéré, car le dossier aurait été clos par la prescription. Il est toujours bon de rappeler que le temps est le plus grand ennemi de la justice pénale.

FREINS POLITIQUES

Qu'en est-il de la volonté politique ? Lorsque le ministre des Finances soutient avoir récupéré des milliards, il ne dit pas la vérité, car ces milliards sont seulement enrôlés (c'est-à-dire inscrits comme impôts) et donc loin d'avoir rejoint le portefeuille de l'État. L'histoire politique montre aussi que, pour un gouvernement de droite, la délinquance financière n'est pas une priorité. Des freins sont souvent mis à la collaboration entre l'administration fiscale et les parquets. Et tout récemment, à propos de la Commission d'enquête parlementaire sur les Panama Papers, les spécialistes ont été très déçus de ses conclusions assez insipides, alors que des suggestions utiles leur avaient été proposées par les experts entendus. Michel Claise pointe le risque du néo-libéralisme qui pousse les responsables politiques à favoriser une sorte de flirt entre l'économie licite et les entreprises pirates pour tenter de combler les trous. L'argent sale se mélange alors à l'argent propre. En Italie, par exemple, 35% des crédits accordés le sont par des sociétés maffieuses.

Tous les spécialistes reconnaissent que l'arsenal législatif belge est parfait pour lutter contre la délinquance financière. La question demeure des moyens humains mis en œuvre pour appliquer la loi. Même pour les responsables de la police, le contentieux de cette délinquance n'est pas une priorité. Or si l'État veut se donner de nouveaux leviers financiers pour ses politiques, une piste précieuse est de consacrer plus d'énergie à la lutte contre ce fléau.

BITCOIN, CÔTÉ SOMBRE

Il est beaucoup question actuellement du bitcoin, cette monnaie virtuelle qui peut paraître assez sympathique de prime abord. Et pourtant ! Sa première raison d'existence est de faciliter des opérations commerciales. Mais une autre est l'absence de contrôle sur l'origine des fonds. Ce système monétaire échappe ainsi totalement à l'application des règles antiblanchiment. Cela permet de faire circuler l'argent sale sans le moindre risque de détection. Plusieurs pays comme la Chine, la Russie ou la Thaïlande ont interdit, sur leur territoire, l'utilisation de ce type de monnaie. La Belgique pourrait faire de même. Aujourd'hui, les grands blanchisseurs d'argent sale investissent dans les clubs de football qui génèrent des profits énormes. Une cellule foot à d'ailleurs été créée à la police... mais elle ne

comporte qu'un enquêteur ! Et du côté du parquet, aucun magistrat ne s'investit dans la matière. C'est évidemment insuffisant au regard de ce qui doit être investigué.

L'opinion publique, de son côté, manifeste une grande passivité à l'égard de ce phénomène. À cause de l'absence de personnalisation des victimes qui empêche toute empathie avec celles-ci. Ou de la complexité de ce type de criminalité qui fonctionne sur des mécanismes subtils et des scénarios complexes à comprendre. Il peut aussi parfois exister une certaine fascination pour des escrocs qui détournent des millions d'euros à l'État accablé de tous les maux. Pour changer la perspective, sans doute faut-il se tourner vers la presse. Celle-ci peut devenir une ressource si elle explicite clairement les enjeux, comme cela a été le cas pour le Kazakhgate, les Lux et Swissleaks ou les Panama Papers. Tout en n'oubliant pas que, dans certains pays, des journalistes s'intéressant de trop près à des scandales financiers ont été assassinés.

D'après Michel Claise, c'est du côté du ministre de l'Intérieur que doit venir l'essentiel des remèdes, avec l'affectation d'un nombre suffisant de policiers à la lutte contre cette criminalité. Car sans eux, les magistrats sont impuissants. Dans une récente affaire, un juge d'instruction financier est parvenu à bloquer cent millions d'euros. Mais cette petite réussite ne peut cacher ce qui n'est pas retrouvé. Du côté de la police fédérale, 70% des effectifs travaillent sur le terrorisme. On peut le comprendre, mais cela déforce toutes les autres activités policières. Ainsi, la section des œuvres d'art de la police a-t-elle été supprimée. Or, ce trafic est également une source importante de blanchiment d'argent. Et il serait sans doute utile de créer des passerelles entre les administrations. Elles permettraient à la fois de cerner les structures des phénomènes criminels pour la fraude sociale et fiscale et de mieux détecter les fraudes en cours. Car aujourd'hui, aucune autorité n'organise cet échange d'informations.

Une bonne nouvelle cependant dans le ciel européen, avec la création en 2020 d'un parquet chargé de gérer les grands dossiers de fraude aux subsides européens. En espérant que cet organe, qui aura son siège à Luxembourg, ne soit pas qu'un « grand machin » destiné à caser des amis... ■

Michel CLAISE, *Essai sur la criminalité financière*, Bruxelles, Racine, 2015. Parution prévue pour le 16/4. Prix : 19,95€. Via *L'appel* : -5% = 18,96€.

IL Y A VINGT ANS : L'APPEL DE GENÈVE

Le 1^{er} octobre 1996, sept magistrats européens - Bernard Bertossa, Edmundo Bruti Liberati, Gherardo Colombo, Baltasar Garzon Real, Carlos Jimenez Villarejo, Renaud Van Ruymbeke et le Belge Benoit Dejemeppe - signaient l'Appel de Genève. Ils demandaient que, pour avoir une chance de lutter contre la criminalité européenne liée aux paradis fiscaux, soient abolis les protectionnismes dépassés en matières policière et judiciaire. Ils réclamaient aussi l'instauration d'un véritable espace européen au sein duquel les magistrats pourraient, sans entraves autres que celles de l'état de droit, rechercher et échanger les informations utiles aux enquêtes en cours.

Dans la foulée de cet appel, paraissait fin 1999 une plaquette intitulée *Un monde sans loi – La criminalité financière en images* qui portait en exergue une phrase de Saint-Augustin extraite de *La Cité de Dieu* : « Si la Justice vient à manquer, que sont les royaumes sinon de vastes brigandages ? » Cet appel a sans doute servi d'aiguillon pour la création du mandat d'arrêt européen, pour la facilitation des commissions rogatoires internationales et pour la suppression de la question de la nationalité pour l'extradition. On peut néanmoins déplorer une aggravation de la puissance de la criminalité financière et l'absence de moyens humains pour la combattre. (Th.M.)

Une porte ouverte à l'autre

DES FAMILLES POUR DES HANDICAPÉS

Cathy VERDONCK



La Ridelle aide des personnes porteuses d'un handicap à intégrer une famille d'accueil. Si les demandes sont nombreuses, les offres sont trop rares.

ACCUEILLIR.

Il faut être prêts à s'ouvrir à la différence.

Quand Isabelle a rencontré Arthur (prénoms d'emprunt), qui avait alors deux ans et demi, elle a craqué. Il n'était pas concevable, pour elle, d'envoyer ce petit garçon porteur d'un handicap dans une institution. Avec son mari, ils se sont interrogés sur un projet d'accueil et ont contacté l'ASBL *La Ridelle* qui les a accompagnés dans leur cheminement. Arthur a ainsi été intégré dans une famille qui comptait déjà quatre filles. Pour Isabelle, c'est son cinquième enfant. Et pour son mari, il n'est pas handicapé, mais singulier. Le handicap, il ne le voit plus.

APPORT INESTIMABLE

Arthur a bien sûr dû faire sa place dans la famille. Ce qu'il a apporté à ses nouvelles « sœurs » est inestimable. Il leur a permis de prendre conscience que des enfants pouvaient ne pas avoir de parents. Et leur a ouvert les yeux sur l'autre qui est différent. Bien sûr, au quotidien, il a fallu apprendre à gérer cette véritable boule d'énergie, ce qui n'a pas été facile tous les jours. L'accueil d'un enfant ou d'un adulte en situation de handicap demande de l'envisager dans sa globalité et ses spécificités. Les accueillants peuvent compter sur l'aide de toute l'équipe de *La Ridelle* composée d'assistants sociaux et de psychologues. Ils sont ainsi aidés dans leurs démarches et leur questionnement durant toute la durée de l'accueil. Le directeur

de l'association, Henri-Patrick Ceusters, insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un service d'adoption, mais d'accompagnement. L'enfant reste en effet en contact avec ses parents d'origine, qui gardent la plupart du temps l'autorité parentale.

DONNER ET RECEVOIR

Les candidats à l'accueil peuvent être des familles, mais également des personnes seules, jeunes ou plus âgées, accréditées au terme de tout un cheminement par l'ASBL. Celle-ci analyse les demandes des personnes en situation de handicap souhaitant être accueillies. Différentes possibilités existent : du court ou long terme, à temps plein ou sous la forme d'un parrainage. Les demandes sont nombreuses, car il y a de moins en moins de places dans les institutions. La famille offre la chaleur d'un foyer, un accueil individualisé, une vie normale. Ceux qui en bénéficient font d'ailleurs d'énormes progrès.

C'est pourquoi *La Ridelle* cherche des gens prêts à s'ouvrir à la différence, à donner de l'amour et à en recevoir. « *Des personnes qui veulent écrire une histoire de réciprocité et d'hospitalité* », résume son directeur. ■

La Ridelle, 25 rue du Condroz, 5590 Ciney.
☎ 083/216590
✉ info@laridelle.be
🌐 www.laridelle.be 🌐 www.jouvremaporte.be

INDICES

BIBLIOTHÈQUE.

L'église Saint-Lambert de Jemeppe sera-t-elle un jour transformée en bibliothèque ? C'est le souhait du bourgmestre de Seraing, Alain Mathot, qui voudrait voir réaffectées cinq des quinze églises de sa commune. À la demande de la fabrique d'Église locale, les élus sérésiens ont finalement accepté de débloquer 210 000€ pour réparer la toiture de l'édifice. Au bénéfice de la future bibliothèque ?

EXPLOITATION.

Dans son numéro de mars, le mensuel féminin du journal du Vatican *L'Osservatore romano* dénonce le « travail (presque) gratuit » de nombreuses religieuses, surtout venues des pays du Sud. Elles sont exploitées dans des « situations de travail domestique peu reconnu », notamment au service « de cardinaux et d'évêques ».



FERMETURE.

Plus de sept cents églises, principalement évangéliques, ont dû fermer leurs portes à Kigali (Rwanda) le mois dernier, sur ordre du gouvernement. Motif : un manque d'hygiène et de sécurité. L'an dernier déjà, des édifices avaient subi le même sort pour cause de nuisances sonores.

WIFI.

Les églises anglicanes d'Angleterre accueilleront prochainement des bornes 4G. Un accord en ce sens a été conclu entre l'Église anglaise et le gouvernement britannique. En 2015, celui-ci s'était engagé à assurer un accès haut débit à toute la population, notamment dans les campagnes.



© Fotolia

FIN DE VIE.
Aller au-delà de ses convictions.

« **Q**uand cette euthanasie sera pratiquée, nous ne voulons pas être présentes dans la chambre, ni même dans l'institution. Nous refusons aussi de faire la toilette de la défunte. » Les propos de deux collègues infirmières de cultures différentes ont profondément dérangé Patrick Hamande, référent pour les soins palliatifs dans une maison de repos et de soin. « D'accord qu'au nom de ses convictions, on puisse ne pas être présent auprès de la personne au moment de l'acte. Mais le refus de faire la toilette mortuaire m'a heurté. Nous ne sommes pas engagés en fonction de nos convictions personnelles, mais de notre diplôme. »

GROUPES DE PAROLE

L'infirmier pointe du doigt la difficulté de gérer, dans une équipe soignante, de tels conflits au carrefour entre la pratique professionnelle, la loi et les croyances de chacun. « Il existe déjà, en temps ordinaire, une forte réticence à participer aux groupes de parole proposés au personnel. Par réflexe professionnel d'éviter de parler de soi avec les résidents ? Par peur de se montrer dans sa fragilité devant ses collègues ? » Il ne s'attarde pas sur les questions institutionnelles que pose l'euthanasie dans une maison de repos. Il partage plutôt son cheminement personnel. « Quand j'ai entendu le refus de mes collègues, je pouvais deviner leurs motivations : pour elles, la vie est sacrée. On n'a pas le droit d'y toucher. Il y a quinze ans, je vivais de la même conviction, en la reliant plus explicitement à des croyances chrétiennes solidement enracinées. Pour moi non plus, il n'était pas question de mettre fin à ses jours. » Face à des interpellations de personnes en souffrance qu'il voulait écouter, l'infirmier s'est engagé dans un questionnement qui lui permet aujourd'hui d'accompagner des patients jusque dans leur demande d'euthanasie et sa réalisation. L'enjeu était de trouver « une cohérence entre ce que je fais, je dis, je vis, je pense et je crois ».

BON SAMARITAIN

Patrick Hamande a fait partie d'un groupe d'infirmiers réfléchissant sur l'éthique de leur profession. Il a suivi plusieurs formations, a lu des livres et écouté des conférenciers sur le sujet. Sa rencontre avec Dominique Jacquemin a été pour lui déterminante. Ce professeur de théologie morale à l'UCL, qui possède également une formation et une pratique d'infirmier, lui a proposé de lire l'un de ses textes, *L'euthanasie : un lieu pour le théologien ?*, publié dans l'ouvrage collectif *Paroles de foi et réalités éthiques. Quelles voies et quelles voix ?*

Qu'a-t-il retenu de cette rencontre ? Principalement la lecture de la parabole du bon Samaritain et l'éclairage qu'elle apporte quand on se trouve confronté à des personnes en détresse. Un homme est blessé, il git au bord de la route. Deux représentants de la religion s'écartent de lui. Ils font passer leurs convictions avant le souci de la victime : il ne faudrait pas se rendre impurs en touchant du sang ! Arrive un étranger, un ennemi, un mécréant. Apercevant le malheureux, il oublie, il transgresse même ses propres repères religieux lui interdisant de fréquenter un juif, pour poser un simple geste d'humanité. Il se rend proche du blessé, le soigne et le confie aux bons soins d'un hôtelier.

« Trouver une cohérence entre ce que je fais, je dis, je vis, je pense et je crois. »

Et l'infirmier de s'interroger : « Et moi, comment est-ce que je réagis quand une personne exténuée me demande de l'accompagner dans un geste que mes convictions désapprouvent ? N'ai-je pas à transgresser, moi aussi, les interdits qui me structurent, pour rejoindre cette personne qui m'appelle ? Je ne vais quand même pas la laisser là,

De l'interdit à la transgression

L'EUTHANASIE EN MAISON DE REPOS

Joseph DEWEZ

Après la loi qui la dépénalise, l'euthanasie continue d'interroger. Dans une maison de repos, Patrick Hamande, infirmier, en évoque l'impact institutionnel. Il parle de son cheminement pour s'ajuster au plus vrai à des malades en détresse.

au bord du chemin, pour garder bonne conscience. » Il confie combien cette notion de « transgression par amour » l'aide à réconcilier en lui ses convictions et sa volonté d'être proche. « L'acte de l'euthanasie reste un interdit au plan moral, mais je peux, et même je dois, le transgresser si je veux aller au bout de ma présence à l'autre en souffrance. De plus, cela me permet de vivre cet accompagnement sans me sentir jugé par autrui. »

APPRIVOISER LA DEMANDE

Le référent en soins palliatifs rappelle cependant qu'il existe des conditions préalables avant de recourir à une euthanasie. La loi ne la légalise pas, mais la dépénalise, elle la soustrait aux poursuites judiciaires. L'équipe médicale a le devoir de faire le maximum pour soigner la personne malade et soulager ses souffrances. Et la patiente qui la demande doit pouvoir être accompagnée dans les

démarches à effectuer, afin que l'acte puisse être légal. Patrick Hamande raconte ainsi comment il a apporté son aide à l'une d'entre elles. « Elle était en grande détresse et souffrance, se découvrait chaque jour plus limitée dans ses capacités et savait – les médecins le lui avaient dit – que sa fin de vie proche serait extrêmement douloureuse. Un jour, elle me dit avoir rempli à la commune le document nécessaire pour demander l'euthanasie. Elle me le montre. Je découvre qu'il n'a aucune valeur, il n'a ni cachet communal ni signature. De plus, elle ignore qu'elle doit, puisqu'elle est consciente, en référer à son médecin traitant et écrire une lettre de sa main confirmant cette demande. »

Ces différentes démarches ont pris une quinzaine de jours. « Un temps nécessaire pour apprivoiser la demande, tant pour elle que pour moi. C'est alors que le samaritain devient aussi aubergiste ! » Un délai précieux pour mûrir une

décision difficile, marquée d'ambivalence. « Cette ambivalence s'est manifestée dans le fait que, lors de la visite de son généraliste, elle ne lui a pas parlé de son projet. Je le lui ai fait remarquer et, à la visite suivante, elle lui en a fait part. » Le temps aussi pour le médecin qui en a l'obligation légale de consulter l'équipe soignante et recueillir les informations sur l'état physique et psychique de sa malade. Pour prendre avec elle une décision réfléchie. Et Patrick Hamande de conclure : « Aujourd'hui, je suis persuadé que le raisonnement éthique doit passer par le chemin de la transgression, c'est une question d'authenticité dans ma relation avec une personne souffrante. » ■



Éric GAZIAUX (direct.), *Paroles de foi et réalités éthiques. Quelles voies et quelles voix ?* Namur, Lumen vitae, 2016. Prix : 18€. Via L'appel : -5% = 17,10€.

INDICES

INVITATION.

Ce 9 avril, au Collège des Bernardins de Paris, la Conférence des évêques de France invite quatre cents personnalités publiques, dont le président Macron. Une manière de resserrer les liens entre l'Église et la sphère politique, à l'image du dîner du CRIF ou de la rupture du jeûne, auxquels les responsables juifs et musulmans convient les autorités françaises.

CRISE ALIMENTAIRE.

Au Venezuela, des paroisses sont prêtes à célébrer la messe avec de simples « morceaux de pain » car elles ne trouvent plus de farine de blé nécessaire à la confection des hosties.



JOURS FÉRIÉS ?

Le groupe de réflexion progressiste français Terra Nova propose de substituer deux jours fériés chrétiens au profit d'une fête juive et d'une musulmane.

MUTILATION.

Au Danemark, une pétition est lancée pour faire adopter par le Parlement une loi pour interdire la circoncision non médicale pour les garçons de moins de 18 ans. L'ordre des médecins danois considère en effet qu'il s'agit d'un « acte imposé et injuste ». Juifs et musulmans sont particulièrement visés.

TERMINUS.

D'ici quatre ans, un train reliera en 28 minutes l'aéroport de Tel-Aviv au Mur des Lamentations. C'est du moins ce qu'espère Yisrael Katz, ministre des Transports, qui propose de baptiser la station terminus du nom de Donald Trump.

Témoignage d'un Rohingya

VOYAGE AU CŒUR D'UN GÉNOCIDE

Paul FRANCK

Habiburahman est un Rohingya apatride réfugié en Australie. Il relate son parcours dans un livre, *D'abord, ils ont effacé notre nom*. Au-delà d'un témoignage personnel, ce récit écrit avec une journaliste française raconte l'histoire d'une communauté qui, en Birmanie, a de tout temps été martyrisée.

POURCHASSÉ.

Simplement parce qu'il fait partie d'une communauté non reconnue par le pouvoir.

D'aussi loin qu'il s'en souviennent, Habiburrahman, né en 1979, a toujours été pourchassé. Tout simplement parce qu'il est rohingya. Il appartient en effet à une communauté dont, pour son malheur, l'histoire est liée à celle de la Birmanie, rebaptisée Myanmar par la junte militaire en 1989. Il témoigne du martyre de son peuple dans *D'abord, ils ont effacé notre nom*, un livre écrit avec la journaliste et réalisatrice française Sophie Ansel. « *Le dictateur U Ne Win fait régner la terreur en Birmanie depuis des décennies, rappelle-t-il. En 1982, il a un nouveau projet : réinventer l'identité nationale et fabriquer un ennemi fictif pour entretenir la peur. Il promulgue sa nouvelle loi : dorénavant, pour garder la citoyenneté birmane, il faudra appartenir à l'un des cent trente-cinq groupes ethniques reconnus, groupés en huit races nationales. Celui des Rohingyas n'en fait plus partie. D'un trait de plume, notre ethnie disparaît officiellement.* »

« *L'annonce tombe comme un couperet pour un million d'entre nous qui vivons dans l'État d'Arakan, la terre de nos ancêtres, à l'ouest de la Birmanie, poursuit-il. Le lavage de cerveau est lancé. Sournosises, la rumeur et l'angoisse se propagent de village en village et font le reste du travail. Il est désormais interdit de prononcer le mot Rohingya. Il n'existe plus, nous n'existons plus.* »

OGRES MALFAISANTS

Il est alors contraint de s'effacer aux yeux de ses concitoyens birmans. Il devient le *Bengali*, l'étranger de ses voisins, l'un de ceux qui se reproduisent aussi vite que des lapins et menacent d'envahir le pays. On les appelle *kalars*, un terme péjoratif qui désigne avec mépris et dégoût les ethnies à la peau foncée, et plus spécifiquement les Rohingyas, musulmans birmans. « *Dans d'autres pays, dans d'autres circonstances et à d'autres époques, kalar aurait signifié bounoule, négro ou youpin, note Habiburrahman. Ce mot fait l'effet d'une gifle, il nous ébranle jour après jour en même temps qu'au coin du feu, dans les chaumières du Myanmar; une étrange histoire se perpétue à cause de notre physique. On dit de nous que nous sommes des ogres maléfaisants venus d'un pays lointain, des êtres plus proches de l'animal que de l'homme. Désormais*

cette image hante les pensées des plus grands et fait le cauchemar des plus petits. »

« On dit de nous que nous sommes des êtres plus proches de l'animal que de l'homme. »

Il va devoir grandir avec l'hostilité des autres. Il est hors-la-loi dans son propre pays, hors-la-loi dans le monde. « J'ai trois ans, je ne sais pas encore que je suis apatride. Car sur mon berceau s'est penché un homme tyrannique qui m'a tra-

cé un destin auquel il me sera difficile d'échapper. Je serai fugitif ou je ne serai pas. »

UN APATRIDE DEBOUT

Harcelé, arrêté, soumis à des travaux forcés, Habiburrahman finit par fuir sa terre. Arrivé en Australie en 2009, il obtient un statut de réfugié. Après trente-deux mois passés dans des centres de rétention pour immigrés, il décide de protester et organise une manifestation sur un toit de la ville, suivie d'une grève de la faim. Ces actions lui valent une

condamnation, annulée en appel. Il continue aujourd'hui de réclamer des droits pour son peuple et il a créé une fondation afin de lui venir en aide.

Un million de Rohingyas sont déplacés au Bangladesh voisin. Mais ils y sont mal accueillis, restent sans statut, et personne ne peut aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la frontière, où nombre d'entre eux ont été tués, des villages rasés et incendiés, des femmes violées. Habiburrahman ne baisse cependant pas les bras. Il entend poursuivre son combat contre le nettoyage ethnique qui se perpétue dans l'indifférence générale.

Indignée et révoltée, Sophie Ansel a voulu contribuer au lancement d'un mouvement de solidarité envers ce peuple en recueillant son histoire dans un livre. Fin février et début mars, ils devaient venir présenter ensemble *D'abord, ils ont effacé notre nom* devant des parlementaires européens et à Paris. Ils étaient aussi attendus au parlement bruxellois pour une conférence organisée par le groupe socialiste. Mais la co-auteure est arrivée seule, le Rohingya n'ayant pas obtenu son visa. Car, comme apatride, s'il quitte l'Australie, il n'a pas le droit d'y retourner.

QUELLES ACTIONS AUJOURD'HUI ?

La journaliste tire la sonnette d'alarme : si rien n'est fait, on se dirige irrémédiablement vers une « *solution finale* ». Elle rappelle que tous les génocides ont toujours commencé par une réécriture de l'histoire par ses instigateurs, qui désignent un peuple, une ethnie, une minorité religieuse comme responsable des maux frappant leur pays. Et qu'actuellement, au Myanmar, la destruction des villages et le viol des femmes sont quotidiens. Les Rohingyas sont parqués dans des espèces de villes-prisons, sans aucun contact avec l'extérieur. Il est quasiment impossible de pénétrer dans ces lieux pour pouvoir les rencontrer et se rendre compte de leur situation. L'une des urgences est de faire ouvrir les portes de l'Arakan, région où ils sont enfermés et exterminés.

La communauté internationale a témoigné de bien peu d'empathie envers leur sort, bien que les Nations unies aient reconnu les persécutions dont ils sont victimes. Sophie Ansel pose la question : « *Nous savions et nous pouvions savoir. Pourquoi le monde a-t-il été si insensible ? Pourquoi les rapports alarmants n'ont-ils jamais été suivis d'actions ?* » Comme dans le cas d'autres génocides, il n'est pas possible de dire que le monde n'était pas au courant. Celui-ci était pourtant annoncé et aurait pu être évité. Que faire alors ?

Faire pression sur la Birmanie et la communauté internationale, qui dispose de moyens d'intervention et de pression, est un élémentaire devoir de justice et d'humanité. Et pourquoi ne pas inciter les instances politiques et économiques à ne plus organiser de missions dans ce pays ? Cette suggestion est soutenue par le parlement bruxellois qui a annulé la sienne. Promouvoir la diffusion du témoignage d'Habiburrahman peut aussi être un moteur puissant. Dénoncer, c'est bien. Agir, c'est plus efficace. ■



HABIBURAHMAN avec Sophie ANSEL, *D'abord, ils ont effacé notre nom*, Éditions de La Martinière, Paris, 2018. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : -5% = 18,91€.



COHABITER. Une manière de vivre en partageant les mêmes valeurs.

Il est 17h30 et Michel est revenu du travail. Il est juriste au ministère des Finances. Florence est déjà là aussi, mais elle se repose un peu. Infirmière pédiatrique, elle commence souvent ses journées très tôt. En ce moment, son copain Thomas, étudiant en droit, vit ici avec elle. Mathieu est rentré à son tour. Son job : attaché politique pour les jeunes cdH. Il y a un autre Matthieu, juriste à la Région bruxelloise pour les marchés publics.

Quelques minutes plus tard, Guillaume arrive. Il est prof d'histoire dans une école secondaire. Louis et Jérémie ne sont pas encore de retour. Le premier réalise une thèse en climatologie, le second occupe un poste à *Bruxelles Formation*.

« Ils n'ont pas de voiture, achètent local et bio, font leur pain et évitent le gaspillage. »

Ils sont huit à occuper depuis deux ans cette grande maison à Kraainem, sept garçons et une fille entre vingt et trente ans. Grâce aux transports en commun, le centre-ville n'est pas loin. Et, au-delà du jardin,

ils n'ont que des champs pour paysage. On se croirait à la campagne. Michel me parle aussi de Claire et Jean-Louis, qui vivaient ici au début du projet. Ils ont interrompu leur vie professionnelle pour un long voyage en Nouvelle-Zélande.

ESPACES RENTABILISÉS

De la cuisine, on peut voir le jardin. Lorsque les beaux jours reviendront, Matthieu se remettra à cultiver le potager. Juste à côté, un grand salon bordé par une terrasse. Dans un coin, une étagère rassemble une dizaine de boîtes à biscuits à l'effigie de la famille royale. « *C'est amusant,*

et chacun en a trouvé l'une ou l'autre chez ses grands-parents. » Au sous-sol, qui s'étend au niveau du jardin, le garage abrite une dizaine de vélos. Il est le moyen de locomotion principal et chacun en possède au moins un. On trouve aussi deux chambres et une buanderie, « *la pièce la moins bien rangée de la maison* », reconnaît mon interlocuteur. Trois chambres et une salle de bain au premier étage, deux et une autre salle de bain au second. La maison n'est pas énorme, mais tous les espaces sont rentabilisés pour que huit jeunes adultes puissent y disposer de leur espace personnel.

La plupart d'entre eux se connaissaient déjà et avaient apprécié la vie en communauté dans des kots à projets pendant leurs études. À la recherche d'un emploi, ils voulaient habiter près du centre de Bruxelles. « *Pour un chômeur ou un jeune travailleur, il n'existe pas beaucoup d'autres solutions que le petit studio* », confie Michel. Et Matthieu de renchérir : « *Nous n'avons pas envie de nous retrouver chacun seul dans son coin. Et à vingt-cinq ans, on ne se voit pas encore s'installer dans une vie de couple et fonder une famille.* » La colocation est donc une bonne solution. En mutualisant certains coûts, elle offre un avantage financier et rend possible une qualité de vie qu'aucun n'aurait pu s'offrir.

Pour le bail, cela n'a pourtant pas été simple. Les propriétaires étaient heureux d'avoir des jeunes travailleurs plutôt que des étudiants, mais les parents ont dû se porter garants et déposer trois mois de loyer sur un compte bloqué. « *Le loyer est plus élevé que mon salaire. Mais divisé en huit, cela devient intéressant* », signale Matthieu.

REPAS EN COMMUN

La colocation permet aussi de se rassembler autour de valeurs communes, comme l'adoption d'un mode de vie

Le nouveau mode de vie des jeunes adultes

Partager la vie, FAÇON COLOCATION

José GÉRARD

Pour éviter de se retrouver seuls dans un petit studio, des jeunes adultes choisissent de louer ensemble une maison. Ils partagent les frais, mais aussi des valeurs et de très bons moments.

durable. Ses membres ont fait le choix de ne pas avoir de voiture. Ils s'efforcent d'acheter des produits locaux et bio, font leur pain eux-mêmes et évitent tout gaspillage.

Au début, ils avaient décidé de se réunir à échéances régulières pour aborder toutes les questions de la cohabitation, mais ils ne le font plus aujourd'hui que lorsque le besoin s'en fait sentir. Les grands principes de la vie commune ont été définis. Quatre repas communs du lundi au vendredi. Comme ils sont huit, chacun en prend un en charge une fois tous les quinze jours. « *Ce rythme n'est pas une corvée*, apprécie Michel. *On peut y consacrer du temps et essayer de préparer un bon repas.* » Le week-end, ils s'organisent en fonction des présences et des disponibilités.

Les achats sont faits en commun. Concernant la répartition des frais, ils ont même trouvé une parfaite appli, *Tri Count*, « *la solution pour faire les comptes*

entre amis ». Pour la machine à laver, qui devrait durer plus longtemps que leur communauté, ils ont pensé qu'il valait mieux que ce soit l'un d'eux qui l'achète et en reste propriétaire. Les autres contribuent par une sorte de location. Chacun s'occupe de repasser son linge.

Le nettoyage des communs, ils le font une semaine sur deux, et une femme d'ouvrage s'en occupe dans l'intermède. Ils ont aussi adopté un système « lanceur d'alerte ». Sur le panneau prévu à cet effet, quelqu'un a noté : « *Il faudrait laver le four* ». « *Et ce n'est pas toujours la seule fille de la maison qui s'y colle*, assure Mathieu. *Les tâches sont équitablement partagées entre tous.* »

SOIRÉE FOOT !

Progressivement, tandis que nous discutons autour d'une tasse de thé, le groupe s'est agrandi. Michaël, un ami, est là pour la soirée. Ils seront nombreux autour de la table. Florence

prépare des pâtes au poulet. En ce moment, elle est en train de rassembler les vidanges en verre pour les conduire à la bulle. Comme ils n'ont pas de voiture, ils profitent du passage d'un ami motorisé pour les évacuer. À voir la quantité de bouteilles entassées sur la terrasse, cela doit faire un moment qu'une auto n'est pas passée par ici...

S'ils ont choisi de vivre ensemble, c'est aussi pour partager de bons moments. De temps en temps, un mordu organise une soirée jeux de société. Ce soir, c'est autre chose. Le match retour PSG-Real Madrid sera l'occasion d'une soirée télé pour les fans du ballon rond. Il faudra quand même faire attention à ne pas élever la voix trop tard dans la soirée. Demain, Florence commence à six heures.

La vie en commun demande de respecter le rythme de chacun. Heureusement, dans leur cas, l'équation ne semble pas trop difficile à résoudre. ■

Femmes & hommes

DANIEL DUIGOU.

Ancien présentateur des journaux télévisés de TF1 ordonné prêtre en 1999, ce curé parisien lance un appel au pape pour ouvrir l'Église aux hommes mariés. Dans sa *Lettre ouverte d'un curé au pape François*, il affirme que le célibat des prêtres n'est pas un dogme, mais une discipline.

FRÉDÉRIQUE BEDOS.

Cette ancienne présentatrice à France 2 a fondé le Projet Imagine, ONG d'information qui promeut un journalisme d'espérance et met en avant les héros anonymes de notre société.



MATHILDE EDEY GAMASSOU.

Six cents ans après la mort de Jeanne d'Arc, cette lycéenne française d'origine béninoise a été choisie par la ville d'Orléans pour incarner la Pucelle lors des traditionnelles fêtes johanniques. Ce choix a provoqué une vague d'insultes racistes sur les réseaux sociaux.

OLIVIER DE SCHUTTER.

Lors d'une rencontre œcuménique d'ouverture du carême organisée à Berne, cet ancien haut-commissaire des Nations unies pour le droit à l'alimentation et professeur de droit à l'UCL a expliqué que « *les Églises ont un rôle décisif à jouer dans la transition* ».

A close-up portrait of Francis Van de Woestyne, a middle-aged man with short, dark hair, wearing glasses and a dark suit jacket over a light blue shirt. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The background is dark and out of focus.

Journaliste politique depuis 1983 à *La Libre Belgique*, dont il a été rédacteur en chef de 2013 à 2017, Francis Van de Woestyne, 62 ans, reste éditorialiste en chef et rencontre pour le journal des personnalités qui lui confient leurs « états d'âme ». Mais quels sont les siens ?

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Francis VAN DE WOESTYNE

« Je suis plus DANS L'ESPÉRANCE QUE DANS LA CERTITUDE »

— Depuis le premier janvier 2018, vous n'exercez plus la fonction de rédacteur en chef de La Libre Belgique. Pour des raisons professionnelles ? Personnelles ?

— Les deux. *La Libre Belgique* connaît une période de transition numérique. Cette nouvelle manière de faire et de lire l'information va prendre de plus en plus d'importance. En accord avec la direction, j'ai pensé qu'il était bien de confier les rênes à un jeune journaliste, Dorian de Meeûs, qui appartient à la génération de cette évolution technologique et des réseaux sociaux. Je quitte aussi ce poste pour des raisons personnelles, suite au décès accidentel de notre fils Victor, en novembre 2016, qui nous a bouleversés. Le travail de rédacteur en chef est lourd, prenant. Il faut être en pleine capacité.

— Vous restez éditorialiste. Comment concevez-vous cette responsabilité ?

— J'ai déjà exercé cette fonction et elle me plaît. Il ne s'agit pas, pour moi, d'imposer lourdement ma façon de penser, mais plutôt de proposer une réflexion, une grille de lecture. Les lecteurs sont demandeurs d'un journal engagé, qui prend position, mais pas de manière directive. Nous le voyons dans leurs réactions. C'est un exercice intéressant. Il s'agit à chaque fois de choisir un sujet, de se documenter auprès d'interlocuteurs, de clarifier sa pensée. Je garde en général une idée avec deux ou trois arguments. Il me faut trouver les mots justes, ramasser le propos et être attentif à l'écriture, au style. Les lecteurs réagissent beaucoup. Il y a du répondant, ce qui est très stimulant.

— Sur le contenu, vous suivez une ligne de conduite ?

— Je n'ai pas d'injonction. J'essaie d'être indépendant et honnête intellectuellement. Notre charte journalistique précise quelques grandes valeurs humanistes, comme le respect des personnes. Elle affirme aussi notre inspiration chrétienne. Sur le plan économique, sans que cela soit précisé texto, on pourrait dire que nous sommes de centre-droit. C'est-à-dire favorables à la libre entreprise, à l'économie de marché, mais socialement corrigée. Une des valeurs du journal est aussi la solidarité. Ainsi, à propos de ceux qui accueillent des migrants, j'ai parlé de « *nouveaux justes* ». Certains lecteurs m'ont reproché cet édito solidaire, mais nous maintenons cette ligne.

— D'où vous est venue l'envie de faire du journalisme ?

— Mon père s'intéressait à la politique. Il admirait John Kennedy et a acheté une télévision à l'occasion de son décès. Il regardait tous les soirs le journal télévisé et il était

fasciné par le Premier ministre de l'époque, Gaston Eyskens. Je le regardais avec lui, mais j'étais davantage impressionné et intéressé par Frédéric François, le journaliste qui interrogeait l'homme politique de manière un peu impertinente. Mon goût pour le journalisme et la politique est venu de là. Après mes humanités, j'ai suivi des études de journalisme à l'IHECS.

— Pourriez-vous dire quelques mots sur votre environnement familial ?

— Je suis né en 1955.

Nous habitons Tihange, près de Huy. C'était un

simple village à la campagne, la centrale n'existait pas encore. J'ai été assez influencé par mon grand-père maternel, Louis Renard, qui était maçon et poète wallon. Mon père était ouvrier communal et d'origine flamande. Il a atterri un peu par hasard en région wallonne, où il a rencontré ma mère. J'ai eu une enfance sans problème, heureuse, proche de la nature, dans une famille avec beaucoup d'amour. Une vie simple qui donne des bases, un milieu chrétien où l'on va à la messe. J'ai fait le cursus classique, catéchisme, communion. C'était une éducation ouverte, mais sans grandes discussions philosophiques ou religieuses. De ma mère, j'ai gardé la confiance dans la vie. Mon père ajoutait à cela de la joie. J'ai été nourri de ces deux forces qui m'ont aidé plus tard.

— En 1978, vous entrez à La Gazette de Liège, édition locale de La Libre. Ce type de journalisme est un bon écolage ?

— J'ai fait pendant un an du journalisme de terrain. J'ai suivi les faits divers, l'actualité judiciaire, les conseils communaux, et plus largement l'actualité politique liégeoise, la crise de la sidérurgie wallonne. C'est une bonne école de la rigueur, car si l'on commet une mini erreur dans un article, les lecteurs sont de suite là pour le signaler.

— Cinq ans plus tard, vous intégrez La Libre à Bruxelles...

— On a fait appel à moi suite au départ de deux journalistes pour *Le Vif*. Pendant huit ans, j'ai vécu les oreilles et les yeux grands ouverts dans la proximité de ces deux grandes figures du journalisme politique qu'étaient André Méan et Guy Daloz. Ils m'ont emmené dans leur sillage, dans les endroits que fréquentaient les hommes politiques pour recueillir ce qu'on appelait les « vents favorables ». Une proximité saine et intelligente, sans connivence suspecte.

« On aura toujours besoin d'une information analysée et compréhensible. »

— **Qu'y a-t-il de motivant dans ce type de journalisme ?**

— Essayer de clarifier ce qui est complexe, compliqué. J'ai ainsi été chargé d'expliquer les enjeux des réformes institutionnelles, le budget de l'État, et de suivre les partis flamands parce que j'avais des capacités en néerlandais. J'ai été biberonné à la rigueur, à la vérification rigoureuse de l'information.

— **Êtes-vous également attentif à la qualité de l'écriture ?**

— Pour exercer ce métier, on doit posséder des facilités d'écriture, mais ce n'est pas inné. J'ai ainsi apprécié le style fluide, épuré sans être pédant de l'ancien rédacteur en chef, Jacques Franck. Ou de certains journalistes de la presse française qui, heureusement, attachent énormément d'importance à l'écriture.

— **Aujourd'hui, la situation financière des journaux reste difficile. Que faire pour assurer la pérennité du journal ?**

— Il ne faut pas trop se laisser influencer par la légèreté et la rapidité des réseaux sociaux, mais continuer ce que l'on fait, évoluer et être attentif à l'équilibre financier. L'audience globale de *La Libre* papier et numérique est en hausse. Or il y a quelques années, certains pensaient que

la presse comme la nôtre allait être balayée par internet. La concurrence ne vient pas, principalement, des autres journaux, mais des géants du net, ceux qu'on appelle les GAFAs, Google-Apple-Facebook-Amazon.

Nous sommes là pour continuer à donner de l'analyse, des mises en perspective, des éditoriaux qui ont tous leur raison d'être face à ces vagues d'informations continues. Voilà notre plus-value. Le support papier, dans une dizaine d'années, sera peut-être moins fréquent, moins présent, mais les journaux ont encore un bel avenir. Les gens auront toujours besoin d'une information compréhensible, analysée par des journalistes professionnels.

« Il faut essayer de donner du sens à ce qui ne n'en a pas. »

— **Il y a un an et demi, votre fils Victor décédait accidentellement à l'âge de treize ans. Après un tel événement, on ne voit plus le monde de la même manière ?**

— C'est plus qu'un bouleversement. On est complètement dévasté. Je mentirais en disant qu'aujourd'hui, ça va mieux. Je suis de nature plutôt optimiste, mais cela reste très dur. Nous sentons en nous une force intérieure qui nous pousse à aller travailler, mais c'est difficile. J'ai donc réorienté mes fonctions au sein de la rédaction et modifié ma manière de travailler. Je me suis lancé dans une série d'interviews de personnalités sous la rubrique *États d'âme*. Ces rencontres m'apportent un regard plus large sur la vie et une certaine sérénité. Nous sommes heureusement bien entourés par nos enfants et nos amis. Nous essayons de donner du sens à ce qui n'en a pas. Et nous avons lancé une fondation qui porte le nom de Victor.

— **De quoi s'agit-il ?**

— Comme notre fils était passionné de lecture, nous avons pensé très vite créer en sa mémoire, via une fondation, quelque chose qui encourage les jeunes à lire. Si l'on peut déclencher le goût de la lecture chez les 13 ans et plus, nous en serions heureux. Nous avons quelques projets en cours, dont la création d'un prix, en association avec le prix Farniente. Un jury a sélectionné cinq livres que lisent ac-

tuellement sept cents adolescents de treize à quinze ans. Leur ouvrage préféré sera primé. Nous avons mis cette phrase en exergue : « *Un enfant qui lit sera un adulte qui pense.* » Nous ne savons pas d'où elle vient, mais nous l'aimons beaucoup.

— **Que vous apportent les rencontres pour la série États d'âme ?**

— Ce sont autant de rencontres inspirantes, de moments très forts où l'interlocuteur parle de la vie, de la mort. On peut trouver chez n'importe qui un moment de sincérité, d'humanité, de profondeur terriblement touchant. Par exemple, Bouli Lanners qui ose afficher sa foi. Ou Philippe Maystadt qui a parlé courageusement de sa maladie et a révélé de manière abrupte que, pour lui, il n'y avait rien après la mort, mais que cela le laissait serein.

— **Suite au décès brutal et accidentel d'un proche, d'un enfant qui plus est, on se pose inévitablement des questions existentielles. L'accompagnement chrétien, dans ces circonstances, vous a-t-il aidé ?**

— Oui, il aide. Mais dire que les propositions chrétiennes face à la mort d'un enfant apportent toutes les réponses, évidemment non. Des questions restent sans réponse. Pourquoi lui ? Cette interrogation-là sera toujours présente et source d'une immense tristesse. Je suis plus dans l'espérance que dans la certitude. Je me sens porté par les paroles de Gabriel Ringlet : « *Les morts cheminent avec nous.* » Elles m'aident énormément. Cela veut dire qu'à défaut de la présence physique de nos défunts, on peut ressentir ce que l'on pourrait appeler de manière spirituelle ou poétique leur « souffle ». François Mitterrand disait à Marie de Hennezel : « *Je crois aux forces de l'Esprit.* » Je suis aussi dans cette référence-là. Elle me parle. Les valeurs reçues dans mon éducation chrétienne constituent bien une référence, mais le discours officiel de l'Église ne m'aide pas tellement. J'ai besoin que ce discours soit en quelque sorte « traduit » poétiquement par des gens comme Gabriel Ringlet. Il est difficile de se raccrocher à la foi traditionnelle dans la résurrection. Il faut continuer à vivre au jour le jour, et le chemin est long, escarpé.

— **Dans le dictionnaire figure le mot Dieu, et chacun peut, ou non, y ajouter un qualificatif. Lequel choisiriez-vous ?**

— Je dirais que Dieu est une inspiration, mais que les définitions qu'en donne le credo ne me parlent pas tellement. J'aime aller dans les églises, mais pas nécessairement lors de messes classiques ou traditionnelles. Quelques prêtres ont heureusement une manière de vivre et de proposer une démarche spirituelle plus libre avec laquelle je peux me sentir bien. J'assume le qualificatif de chrétien, mais je n'aime pas les étendards. Je ne suis pas un militant ou un prosélyte. Pour moi, le message du Christ est évidemment important et très moderne. Je suis heureux de la présence du pape François. On voit ainsi l'inspiration de ce message, par exemple dans l'accueil des migrants que lui et les évêques encouragent, et je les soutiens.

— **Que trouvez-vous de réconfortant dans la vie malgré tout ?**

— La vie de couple, les autres enfants qui sont debout et qui progressent, la famille en général, les amis, les belles rencontres. Physiquement, la marche est aussi une activité qui me ressource et est apaisante. Ce qui me désole, c'est l'indifférence. On amasse des richesses parfois futiles au lieu de s'enrichir intérieurement. ■

Une visite scolaire dans un centre d'accueil Fédasil

DES VOISINS DU BOUT DU MONDE

Photos : Olivier CALICIS Textes : Christian MERVEILLE

L'ancien quartier militaire Soldat Dubois, qui se dresse le long de la grand-route vers Jauche (Brabant wallon), abrite aujourd'hui le centre ouvert Fédasil de Jodoigne. Une rangée de bâtiments. Des grilles s'ouvrent et se ferment, des allées et venues de voitures. Des gens sortent, à pied ou à vélo, arpentant la route qui mène à la ville. Un endroit étrange et mystérieux que des enfants de l'école communale de Folx-les-Caves, section de la commune d'Orp-Jauche distante d'une dizaine de kilomètres, ont voulu visiter. Simplement, en voisins...



EN ATTENTE.

Les écoliers découvrent ce centre Fédasil qui a ouvert ses portes en 2003 et peut accueillir jusqu'à deux cent soixante-trois résidents. Les lieux hébergent des demandeurs d'asile, mais aussi des personnes qui ont introduit une demande pour obtenir le statut de réfugié. Leur dossier a été jugé recevable et ils attendent une décision d'accord ou de refus. D'autres possèdent déjà ce statut et sont dans l'expectative d'un logement à l'extérieur et d'un emploi.



DÉCOUVERTES.

Quel étonnement pour les élèves de découvrir d'où sont originaires tous ces gens de passage ! Certains viennent d'Afrique, d'autres de pays de l'Est, comme la Tchétchénie, ou des États en guerre au Moyen-Orient. Chacun prend conscience de la longueur du périple, de ses difficultés et dangers. Tant d'images d'actualité surgissent et autant de points d'interrogation. Les cours d'histoire et de géographie seront nourris de ces questions et prendront tout leur sens.



JOUR DE FÊTE.

D'habitude, les habitants du centre se rendent à la cantine pour y prendre trois repas quotidiens. Ce sont des résidents volontaires qui aident à leur distribution. Aujourd'hui, c'est un peu différent : il s'agit d'un jour de fête pour tout le monde. Les écoliers ont préparé des gaufres et apporté des boissons pour un goûter. La nouvelle se répand rapidement. Chacun accourt pour participer à ce moment convivial où des liens se tissent si simplement, tout en partageant cette fête improvisée.



BALLE AU PIED.

Un terrain dégagé, un ballon. Tout naturellement, un match de foot est improvisé : Folx-les-Caves contre le reste du monde. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Personne n'a compté les points. C'était juste pour le plaisir de se rencontrer au-delà des difficultés de langue. De jouer ensemble comme le font tous les enfants du monde. Et avant de se quitter, rendez-vous a été pris pour se retrouver. À l'école, cette fois. Un mercredi après midi... entre voisins devenus amis.

« *Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux.* » (Jean 20,22)

LA DOUCEUR D'UN ZÉPHYR

Gabriel RINGLET

« *Quand j'étais enfant, confie Brigitte Fossey, je faisais une queue de cheval et un petit zéphyr passait dans mes cheveux.* »



Quelle journée, au chapitre 20 de saint Jean ! Et quelle agitation ! Tout commence à l'aube, « *alors qu'il fait encore sombre* ». En arrivant au tombeau, Marie de Magdala voit que la pierre a été enlevée. Bouleversée, elle n'entre pas, mais se presse d'aller au cénacle prévenir Pierre et Jean.

Ils quittent précipitamment la chambre haute et courent au sépulcre. Jean va plus vite que Pierre, mais il l'attend – primauté oblige – et le laisse entrer le premier. Ils voient les bandelettes, le linceul bien replié, et s'en retournent « *chez eux* », dubitatifs. Marie, elle, reste là. On connaît la suite : les deux anges, le jardinier, les larmes... Et ce formidable dialogue amoureux en patois local : « *Mariam !* », « *Rabbouni !* », qu'on peut traduire par : « *Ma tendre Marie !* », « *Maître chéri !* ». Le mystère de Pâques se joue dans une intonation de voix.

CARESSE DE RESPIRATION

Quel effet l'annonce de Marie provoque-t-elle chez ses frères qui se sont enfermés à double tour ? Dans la chambre, à l'étage, il commence à faire noir, mais le soir rejoint surtout des esprits déjà assombris. Que penser de ce tombeau vide ? Et de ce suaire si bien replié ? Ceux qui ont crucifié Jésus ne vont-ils pas accuser les disciples d'avoir dissimulé le corps ? Même la joie retenue de Marie ne parvient pas à dissiper les inquiétudes. Ils en sont toujours à chuchoter différentes hypothèses lorsque voilà Jésus au milieu de la salle : « *La paix soit avec vous !* » Deux fois ! Et après leur avoir montré ses mains et son côté, « *il répandit sur eux son souffle* ».

Le texte dit littéralement : « *Il leur souffla dessus.* » Et son souffle va rallumer la bougie... Le Messie les caresse de sa respiration. Ils sentent passer sur leur

visage comme « *une odeur de cannelle...* », dit Grosjean, ou « *de gingembre* » : un souffle de résurrection. Et c'est par ce souffle ténu qu'ils auront le pouvoir de faire s'envoler le péché.

LE MURMURE DES ÂMES

Il y a quelques semaines, à l'occasion du Jeudi Saint, je recevais la comédienne Brigitte Fossey au prieuré de Malèves-Sainte-Marie. Au moment du lavement des pieds, elle a parlé du souffle de la main qui caresse, en référence au Dieu qui n'est « *ni dans le vent violent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu... mais dans le bruissement d'un souffle ténu* » (1 Rois 19,11-12).

C'est ce Dieu-là qui la touche. Le Dieu qui appelait aussi le petit Samuel dans un souffle de voix, tant il est vrai que la vocation, parfois, ne tient qu'à un souffle (1 Samuel 3,1-9).

Car le souffle fait signe, confie encore Brigitte Fossey, y compris dans le sommeil. Et même en chemin. « *Quand j'étais enfant et que j'allais à l'école, ajoute l'inoubliable interprète de Paulette dans Jeux interdits, je me remontais les cheveux, je faisais une queue de cheval, et un petit zéphyr passait dans mes cheveux. Eh bien, ce petit zéphyr, j'y repense tous les jours. J'ai cru sentir la douceur de ce zéphyr. Je pense que c'est ça la valeur essentielle de la vie, c'est de pouvoir être dans un certain état qui permet de sentir le petit murmure des âmes.* »

Jean est presque un vieillard lorsqu'il confie au grand poème de son Évangile des événements qu'il relit après soixante ans d'expérience spirituelle. Comme beaucoup de contemplatifs et comme la plupart des mystiques, il essaie de dire à la jeune communauté chrétienne que la foi se tient dans le peu, qu'elle est une affaire de respiration, qu'il est bien plus important de sentir sur son cou la petite brise divine que de vouloir à tout prix toucher un Dieu qui sera toujours en partance.

Du coup, comme témoin, je n'ai pas à faire toucher Dieu pour qu'on me croie, mais répandre, doucement, tout doucement, le zéphyr d'une parole si heureuse de simplement caresser. ■

Lectures spirituelles



RECYCLAGE

Dans un monde où Dieu n'est plus évident, où l'homme a pris son autonomie, il est devenu difficile de parler de la foi chrétienne. Wolfhart Pannenberg, théologien protestant allemand, a tenté de relever le défi dans *Théologie systématique*, récemment traduit en français. Trois tomes d'accès difficile. Un théologien catholique français, Alexandre Ganoczy, en donne une synthèse claire et dialogique avec l'auteur. Les grands thèmes du dogme chrétien (Dieu, la création, le salut, l'Église) sont revisités et questionnés à partir de la modernité. Un recyclage théologique exigeant. (J.D.)

Alexandre GANOCZY, *Théologie en modernité. Une introduction à la pensée de Wolfhart Pannenberg*, Paris, Éditions du Cerf, 2018. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.



PARI ÉVANGÉLIQUE

Les divisions profondes qui se sont manifestées dans le monde catholique français à l'occasion des élections ont poussé ce journaliste et essayiste catholique à s'interroger sur « *la place des chrétiens dans un monde qui ne l'est pas* ». Loin de renvoyer les convictions dans la sphère privée, il prône un nouveau rapport des chrétiens au monde et au politique. Plus serein et pétri de la joie de l'évangile. Dans le respect de la laïcité, la religion peut proposer ses lumières au politique, notamment en matière d'éthique sociale, de bioéthique, de dignité humaine et d'accueil des migrants. (T.T.)

François HUGUENIN, *Le pari chrétien, Une autre vision du monde*, Paris, Tallandier, 2018. Prix : 16,90€. Via *L'appel* : -5% = 16,06€.



DIEU, PEUT-ÊTRE ?

Sur la page de couverture, le point d'interrogation inversé ressemble curieusement à un hameçon. Et le poisson pourrait bien être Dieu lui-même. Marc-Alain Ouaknin, rabbin et philosophe, signe un livre plein d'humour (juif), de poésie, de rêves et de mystique légère. *Le Petit Prince* y croise Kafka et Don Quichotte, Abraham devise avec Rachi, ce commentateur de la Bible qui introduit vers l'an mil le mot « chut » dans la langue française. Trois titres de chapitres : *Dieu est un peut-être* ; *La couleur de Dieu* ; et *Le bonheur ne serait pas le bonheur sans une chèvre qui joue du violon*. (J.D.)

Marc-Alain OUAKNIN, *Dieu et l'art de la pêche à la ligne*, Paris, Bayard, 2017. Prix : 18,95€. Via *L'appel* : -5% = 18,00€.



AU FIL DES SEMAINES

Les textes poétiques du pasteur Pierre Boismorand dialoguent avec les œuvres du graveur Michel Perrenoud. Un poème et une illustration pour chaque semaine de l'année. Les images et les mots s'éclairent mutuellement. Les textes à la tonalité méditative interrogent la vie d'aujourd'hui, jusque dans les inégalités et les oppressions, tout en ouvrant vers la part ensoleillée de l'existence, « *l'idéal d'une Cité libre, juste et pacifiée* ». Un livre à feuilleter, en s'attardant ici ou là selon les saisons ou l'état d'esprit du moment. (J.G.)

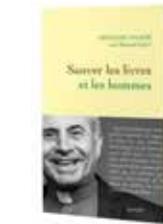
Jacques PERRENOUD et Pierre BOISMORAND, *Luminescences*, Éditions Ouverture, Le-Mont-sur-Lausanne, 2017. Prix : 27€. Via *L'appel* : -5% = 25,65€.



L'ÉGLISE SOCIALE

Le jésuite Jean-Marie Faux, ancien secrétaire général du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Xénophobie (MRAX), présente en une centaine de pages l'enseignement social développé dans l'Église catholique, de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII, en 1891, au « souffle nouveau » du pape François. Pour en faire percevoir l'originalité et l'intérêt, il situe les documents successifs dans leurs époques et prolongements. Et en dégage les grands principes en quatre domaines : la personne humaine, les biens (l'ordre économique et social), la cité (la société civile et politique) et le monde. (J.Bd.)

Jean-Marie FAUX, *Que penser de ... ? L'enseignement social de l'Église*, Namur, Éditions jésuites - Fidélité, 2018. Prix : 9,50€. Via *L'appel* : -5% = 9€.



SAUVER DES LIVRES

Mossoul subit les attaques de Daech et le père Najeeb semble perdre son temps à vouloir sauver des livres ! N'y a-t-il pas plus urgent ? Dans ce récit, ce prêtre dominicain raconte comment des gens se sont mobilisés pour protéger leur culture. Car un peuple sans culture est un peuple qui disparaît. Sans elle, sans trace de ce que l'on est, l'histoire perd son sens et l'homme oublie ses racines. La première chose que fait d'ailleurs un pouvoir tyrannique, c'est de brûler les livres. Ce qui semble de prime abord futile est en réalité porteur de vie et d'espérance. (P.F.)

Michael NAJEEB avec Romain GOBERT, *Sauver les livres et les hommes*, Paris, Grasset, 2017. Prix : 19,05€. Via *L'appel* : -5% = 18,10€.

Les religions, une aventure de l'intériorité

CHERCHER

L'IMPOSSIBLE

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Si l'on ne trouve
que ce que
l'on cherche,
comment trouver
de la nouveauté ?
Ce paradoxe
débouche sur un
mal de vivre.

Il existe un très beau passage dans *Le Banquet* de Platon qui est à l'origine d'un des plus redoutables paradoxes épistémologiques, même à notre époque moderne : « *On ne peut chercher que ce que l'on sait devoir être cherché.* » Cette idée est aussi épistémologiquement inquiétante que juste : partir à la recherche d'une chose présuppose une idée de ce que l'on recherche. Si bien que, *in fine*, on ne fait que trouver ce que l'on souhaitait trouver dès le départ. On tombe ainsi dans un paradoxe : on ne peut trouver de la nouveauté (de « *l'impossible* », dirait Derrida) qu'à la condition de ne pas la chercher. En d'autres termes, on ne cherche vraiment que si et seulement si on ne cherche pas.

UNE SOCIÉTÉ DE « CHERCHEURS »

Curieusement, la société de consommation dans laquelle nous vivons peut, à bien des égards, être qualifiée de « société de chercheurs », dans la continuité de ce schème du paradoxe. En effet, si chercher revient à trouver ce que l'on souhaite trouver, dès lors, la pléthore de publicités destinées à nous ouvrir toujours plus de choix, toujours plus d'alternatives, toujours plus de *produits* sont une émanation de ce paradigme, finalement très clôturé et clôturant, de la satisfaction du *souhait*, pour ne pas dire du désir. De l'antique télévision à cinq chaînes aux abonnements tous azimuts, tout est fait pour que le client *trouve ce qu'il cherche*.

Et de fait, il le trouvera toujours... en dehors de lui-même. De ceci, résulte un deuxième paradoxe, cette fois-ci très (trop) actuel : alors que les individus sont toujours plus à même de trouver ce qu'ils cherchent, à l'heure où la production de biens de confort et de

plaisir n'a jamais été aussi élevée (en tout cas dans les pays développés), le mal de vivre n'a jamais été plus insupportable.

TOUT EST POSSIBLE

Et encore une fois, pour répondre à ce mal, l'individu est sûr de trouver ce qu'il cherche au milieu des myriades de médicaments dont l'efficacité est évidemment « prouvée scientifiquement ». Ce mal de vivre trouve bien entendu son origine dans cette quête jamais satisfaite, ce cercle qui consiste à faire en sorte que *tout soit possible*, et qui ne laisse plus aucune place à l'impossible. Autrement dit, à l'authentique découverte qui fait de nous des êtres humains qui s'élèvent. Les historiens des sciences le savent : les plus grandes découvertes ont eu lieu précisément quand un scientifique a trouvé autre chose que ce qu'il cherchait, voire même lorsqu'il a trouvé *le contraire* de ce qu'il cherchait. Lorsque l'impossible est advenu. Face à ce mal de vivre, les religions ne sont-elles pas encore le lieu où l'impossible n'est pas seulement envisagé, mais est même désiré, *recherché* ? Une promesse de ce qui ne peut se produire qu'en soi ? Une aventure de l'intériorité, d'une recherche de soi-même qui s'achève en un impossible qui libère l'être de ses jougs ?

C'est en tout cas ce que l'on pourrait comprendre de ces paroles attribuées à Jésus : « *Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ; et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout.* » (Évangile de Thomas, Loggion 2). Belles paroles de sagesse pourtant tirées d'un apocryphe... Peut-être un exemple d'un impossible trouvé ? ■

À la vie, à la mort : des personnalités se confient

FACE À LA MORT

ET À « L'APRÈS »

Michel PAQUOT



© DR
AU-DELÀ.
Qu'en penser ?

Jean-Louis Trintignant, Amélie Nothomb, Lieke Martens, Pierre Arditi... Ils sont quatorze à témoigner à Catherine Ceylac, l'animatrice de l'émission *Thé ou café* (France 2), de leur regard sur la mort, et donc, le cas échéant, sur leur foi.

Jean-Louis Trintignant, comédien. « *Je suis mort le 1^{er} août 2003, le jour où Marie est morte. Aujourd'hui, à l'intérieur de moi, tout est détruit. (...) Depuis ce jour, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit n'a pas grand intérêt. Il y a deux choses importantes dans la vie : c'est naître et puis mourir. Naître, on ne choisit pas, tandis que mourir, on peut choisir. (...) J'aime bien ma vie, j'aime lire, j'aime écouter, mais je suis mort. J'aime tous les auteurs, chanteurs, metteurs en scène qui parlent de la mort. Ils m'intéressent plus que les autres. (...) Je ne cherche pas à défier la mort, mais c'est un sujet formidable, une des choses les plus importantes qu'on puisse connaître. Moi, je sais que je vais me suicider. Pas tout de suite, peut-être jamais, mais enfin si, si, si... »*

Amélie Nothomb, écrivaine. « *La religion aide certainement, mais moi, bien qu'élevée dans la foi catholique, je ne suis pas croyante. Je suis une mystique sans religion, je crois en quelque chose que je ne peux pas identifier. Je crois en l'amour universel qu'on est tous amenés à ressentir. En soi, on peut trouver un puits d'amour inextinguible. C'est peut-être ce que tous les mystiques ont appelé Dieu. Mais quelle qu'elle soit, cette chose est plus forte que la mort.*

(...) *Mon épitaphe : « Délicieuse ! Signé les petits vers. » Mais à ce moment-là, il ne faudrait pas que je me fasse incinérer. »*

Line Renaud, artiste de variétés. « *Je pense qu'il y a autre chose après. J'en suis sûre. Je ne croyais pas aux signes jusqu'à ce que je les voie. Ceux de Loulou, mon mari, ceux de ma mère... (...) J'aimerais que mes proches retiennent que je les ai aimés. Enfin, si on se souvient de moi, ce sera déjà bien. Un artiste, surtout de variétés, on l'oublie vite. (...) Je ne sais pas ce que je vais laisser mais j'espère qu'on s'en souviendra. »*

Pierre Arditi, comédien. « *La mort, ça m'emmerde, ça ne m'arrange pas, je préfère parler de la fin. Je ne la méprise pas, mais je me bats contre. Souvent, on me demande derrière quoi je cours. Je réponds derrière la vie, car petit à petit, l'espace se réduit. C'est pour ça que je fais trois choses à la fois. Je ne vis pas un jour, j'en vis trois. C'est ça le plus bouleversant. Moi, mon matériau de travail, d'une certaine manière, c'est la vie, et d'une manière encore plus précise, c'est la mienne. (...) Une suite après la vie ? Non, je n'y crois pas pour moi, mais j'ai la naïveté de croire que les autres, quelque part, voient tout ça. Je ne suis pas sûr que ça me rassure, mais*

je n'ai pas envie que ça s'arrête pour moi, ni pour eux. »

Erik Orsenna, écrivain. « *Je ne me suis jamais révolté contre la mort parce que... il n'y a pas de vie sans la mort, pas de mort sans la vie. (...) Après la mort ? Il y a le grand mouvement. (...) Si je suis enterré, sur ma tombe, j'aimerais qu'il soit écrit : "Continuons." Parce que je ne suis qu'un rouage, un chaînon. (...) Je me souhaite une mort soudaine, un accident violent ou une noyade, car j'aime la mer. J'aimerais être recyclé par la nature et bouffé par un homard. Et donc me retrouver sur une assiette. »*

Jean-Christophe Rufin, médecin et écrivain. « *Être athée rend la mort moins désirable. Enfin, tout dépend de l'athéisme car il est de différentes natures. Il y a un athéisme choisi qui est une sorte de processus philosophique personnel, c'est ma position. Et un autre, que je vois se développer, celui des enfants à qui on ne propose aucune transcendance et qui sont athées par défaut. (...) Je pense qu'il faut donner une religion aux enfants, quelle qu'elle soit. C'est un outillage dont ils peuvent s'éloigner ou pas, mais ça me paraît essentiel. » ■*

Catherine CEYLAC, *À la vie, à la mort*, Paris, Flammarion, 2018. Prix : 19€. Via *L'appel* : -5% = 18,05€.

Renouer avec soi-même

LES CHEMINS VERS SA VIE INTÉRIEURE

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Accueil du monde en soi et non repli sur soi, la vie intérieure aide à vivre mieux. Le psychiatre Christophe André développe avec finesse les multiples voies pour y accéder.

« Elle est un état de réponse à un léger choc venu du dehors », selon Christian Bobin. Christophe André la voit comme un flot de « ressentis émotionnels et corporels » enfouis au plus profond de soi et que, trop souvent, on néglige. Et Frédéric Lenoir comme un chemin pour apprendre à vivre. Car, dit-il, « exister est un fait, vivre est un art ». Et pour chacun d'eux, qu'ils soient poète, psychiatre ou philosophe, la vie intérieure permet de se détacher de l'extérieur et de ses contingences trop souvent porteuses de stress, d'angoisses, voire de mal-être.

« L'examen intime est sévèrement bousculé dans cette époque qui a généré ses propres valeurs, constate Christophe André. La réactivité, par exemple, qui n'est pas une vertu, mais un comportement. Ou le consumérisme, qui consiste à trouver nos besoins à l'extérieur de soi dans une frénésie acheteuse. Mais le plus gros danger, dont on commence à se rendre compte, ce sont les écrans. Les heures passées devant eux ont été prises sur le temps de sommeil, sur celui des interactions familiales et professionnelles. Et surtout, sur ces moments que l'on passait à ne rien faire, propices à l'introspection. »

ÊTRE PRÉSENT AU MONDE

La voie royale pour accéder à sa vie intérieure est bien sûr la méditation. Cette pratique mentale ou spirituelle « apprend à écouter ce que l'on vit, ce que nous dit l'autre, explique Fabrice Midal, fondateur de l'École occidentale de Méditation et auteur de livres à succès sur le sujet. Elle nous réhumanise en nous permettant d'entrer dans un rapport d'attention à nous-même et au monde. Elle aide à être présent dans un environnement où les multiples urgences entraînent une perte de l'attention. »

Mais cette méthode dite aussi de « pleine conscience » n'est pas l'unique chemin vers soi-même. Dans *La vie intérieure*, ouvrage accompagné d'un CD audio, Christophe André en propose quarante. Le premier d'entre eux est l'introspection. « Elle aide à prendre conscience de ce que l'on est et à s'affranchir des réflexes, des automatismes, des conditionnements. C'est la condition de notre liberté. Elle permet de s'interroger sur le sens de ce que l'on fait, sur la finalité de nos actes. Sinon, on reste le jouet

de nos pulsions, de notre passé qui nous a conditionnés et de notre environnement qui nous met la pression. Sans ces descentes en soi-même, aucune évolution personnelle n'est possible. » Mais cette introspection peut aussi déboucher sur des ruminations, des dévalorisations, des autocritiques. C'est pourquoi elle nécessite d'être menée de manière équilibrée.

La prière autorise aussi un retour intime. Dans toutes les traditions religieuses, Dieu réside en effet dans le cœur même de l'être humain. Existe-t-il néanmoins une version non religieuse de la prière ? Oui, répond le psychiatre, qui remarque que le besoin de prier est également présent chez les non-croyants. Et il note que l'on tend à y recourir lorsque l'on est confronté à l'indicible et à l'illimité, à un bouleversement puissant. « La prière est un acte de confiance un peu naïf. C'est quelque chose qui apaise et pacifie. Pour bien prier, il faut être correctement centré, présent à soi-même et à ce qui nous arrive. C'est pourquoi beaucoup de prêtres catholiques sont intéressés par la méditation qu'ils ont longtemps vue comme une concurrente à la prière. Ils remarquent que ceux qui méditent prient mieux. »

Pardonne aux autres non parce qu'ils le méritent, mais parce que toi, tu le mérites. »

FOI-CONFIANCE

Frédéric Lenoir va dans le même sens lorsqu'il affirme que « la foi est l'une des dimensions les plus importantes de la vie intérieure ». Tout en distinguant « la croyance en Dieu sans preuve de son existence » de « cette foi que l'on pourrait qualifier de confiance, sans laquelle on ne peut pas avancer, progresser dans la vie ». Cette « foi-confiance » aide à vivre et à se développer en se fiant aux autres et au monde. Elle est motivante. Et, sous divers noms – abandon, quiétude, lâcher-prise -, elle se manifeste toujours par une attitude présente dans les sagesse et les grands courants spirituels de l'humanité.

La lecture constitue également l'une de ces précieuses voies d'accès. Se laisser emporter par des romans favorise la rencontre entre plusieurs vies intérieures. Les héros



MIEUX SE CONNAÎTRE SOI-MÊME. Les parcours sont nombreux pour y parvenir.

imaginaires viennent en effet éclairer, enrichir, voire bousculer le lecteur dans ses profondeurs. Comme le constate Christophe André, les œuvres de fiction accroissent « *les capacités d'empathie et de compréhension d'autrui* » et, « *en favorisant l'identification aux personnages, en aidant à comprendre leurs points de vue sur les autres et sur le monde, elle propose un enrichissement considérable de notre propre expérience de vie* ». Une fois le livre refermé, « *le moment de l'assimilation commence* » pour l'esprit et l'âme nourris de l'expérience vécue. « *Les artistes sont de grands experts dans ce domaine. Lire, écouter de la musique, aller au cinéma peuvent être des activités nourrissantes pour notre vie intérieure si on les accomplit en restant à l'écoute de soi, en essayant de voir quels mouvements ces œuvres font lever en nous.* »

L'écriture est en mesure de déclencher un effet proche, par « *cette vertu d'affûter notre regard, de clarifier notre rapport aux émotions, nos ressentis, notre pensée. Elle est une bonne façon de se tenir en éveil. Et elle possède des vertus propres. Le fait d'écrire est soignant. Les gens qui tiennent un journal intime font du bien à leur santé* ».

ACTE DE LIBÉRATION

Parmi les nombreuses opportunités pour accéder à la vie intérieure, figure aussi le pardon, terme d'actualité s'il en est. « *Pardoner, c'est être plus libre*, soutient le chantre de la psychologie positive. *Si j'ai été victime d'une violence ou d'une injustice, il est normal que j'aie de la colère. La logique est d'en vouloir à celui qui m'a fait du mal. La vie intérieure permet de comprendre que cette position n'est rien d'autre que de la souffrance ajoutée à la souffrance, un maintien du passé de l'agression dans le présent du res-*

sentiment. Le pardon est un acte de libération. Pardonne aux autres non parce qu'ils le méritent, mais parce que toi, tu le mérites. Cette décision ne peut pas venir de l'extérieur, mais de l'intérieur. Elle ne doit pas être imposée, mais émerger de la personne qui veut se libérer de la servitude de la haine et du ressentiment. C'est un processus émotionnel. Il faut prendre conscience des émotions douloureuses qui sont en nous, prendre la mesure des dégâts. Cela demande du temps. »

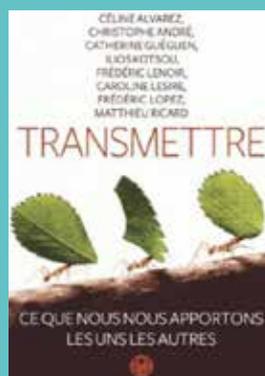
Mieux se connaître soi-même passe également par des ressentis et des expériences existentielles. Le plaisir, la fraternité, la compassion, la nostalgie. Ou une légère ivresse, le sentiment d'étrangeté, l'admiration. Mais aussi les regrets, la honte, la solitude, la maladie, la fuite du temps, le succès et l'échec, la mort. « *Les sources de souffrance, d'angoisse présentes en nous, se demande encore Christophe André, vaut-il mieux leur tourner le dos ou les affronter, examiner leur influence sur nous ? S'interroger sur nos ressentis améliore notre façon de vivre. Le fait d'avoir des regrets n'est pas un problème, ils sont l'occasion de regarder vers notre passé et considérer nos erreurs. C'est une douleur psychologique qui force à réfléchir sur une situation à laquelle on a fait face de manière inadéquate. Mais il ne faut pas les ressasser, rester figé sur le passé.* » ■



Christophe ANDRÉ, *La vie intérieure*, Paris, L'Iconoclaste, 2018. Prix : 22,75€. Via L'appel : -5% = 21,62€.

Frédéric LENOIR, *Petit traité de vie intérieure*, Plon, 2010. Prix : 20,95€. Via L'appel : -5% = 19,91€. Existe en poche : prix 8,10€. Via L'appel : -5% = 7,70€.

*Au-delà
du corps*



APPORTS RÉCIPROQUES

Convaincus que « *la transmission est un don qui éveille* », huit auteurs témoignent de leur vécu. Selon la pédiatre Catherine Gueguen, « *la bienveillance et l'empathie sont fondamentales pour le bien de l'enfant* ». Transmettre,

pour Frédéric Lenoir, « *c'est permettre aux autres de grandir en conscience en leur apportant des clés pour se connaître* ». Matthieu Ricard parle de ses maîtres spirituels et l'animateur télé Frédéric Lopez des peuples « *en terre inconnue* ». (M.P.)

Collectif, *Transmettre*, Paris, L'Iconoclaste, 2017. Prix : 22,35€. Via L'appel : -5% = 21,24€.

Isabelle Carré

« **JE SUIS**
DANS UNE QUÊTE
SPIRITUELLE »

Michel PAQUOT

Elle dit avoir eu longtemps « la sensation de n'avoir nulle part où aller ». Isabelle Carré a fini pas trouver sa place. Depuis trente ans, elle arpente les scènes de théâtre et les plateaux de cinéma en comédienne exigeante et réfléchie, attentive à la portée humaine de ses rôles.

Dans *Le chemin de l'homme*, le philosophe juif hassidique Martin Buber (1878-1965) écrit que « *l'universalité de Dieu réside dans la multiplicité des chemins qui mènent à lui* », résume Isabelle Carré, qui en a fait son livre de chevet. « *Il m'aide en me parlant directement au cœur* », précise celle chez qui la spiritualité est présente, mais sans « *dogmatisme* ». « *À une époque, j'allais tout le temps dans une église pour mettre des cierges, se souvient-elle. C'était une spiritualité un peu superstitieuse, répondant à une forme d'angoisse. Une bonne sœur a un jour essayé de me convaincre de devenir religieuse. Mais ce n'était pas cela, je n'avais pas du tout envie de me retrancher du monde. J'avais juste besoin d'un endroit où je me disais qu'il y avait peut-être quelqu'un qui m'entendait, à qui je pouvais parler et qui pouvait m'aider.* »

ANGOISSE MÉTAPHYSIQUE

Ce besoin d'être rassurée s'inscrit dans sa recherche d'« *un mode d'emploi à la vie* » qui a animé une partie de son adolescence. Et qui, peut-être, l'a conduite vers une tentative de suicide à quatorze ans. « *C'était une angoisse métaphysique, décrypte-t-elle. Dans une librairie, je me disais qu'il y avait forcément un livre pour moi, pour me révéler comment je devais vivre, être, penser. Mais lequel était-ce ? Je pouvais rester des heures en craignant de passer à côté. Ne pas savoir comment faire était extrêmement déstabilisant. Aujourd'hui, cela va mieux, même si j'ai toujours peur de me tromper.* »

À l'époque, ses parents sont incapables de l'aider, comme elle le raconte dans son magnifique roman largement autobiographique, *Les Rêveurs*. Née en 1971, elle passe son enfance dans un environnement « *post-soixante-huitardezen* ». Les portes de l'appartement ont été remplacées par des « *bouts de tissus* » et les assiettes par des raku (bols japonais destinés au thé). Les murs sont tous peints en rouge (sauf ceux de sa chambre) et les pièces sont encombrées d'objets divers, notamment d'impressionnantes sculptures. « *Enfant, on a envie de ressembler aux autres, de faire partie du groupe. En grandissant, on s'aperçoit que cette différence était une richesse. Écrire cette histoire, c'était pour moi redistribuer les cartes, réinventer le passé. Je n'avais pas du tout envie de livrer un témoignage. Ce qui m'intéressait, c'était retourner au pays de l'enfance. Ne pas oublier, c'est comme une preuve de ce que j'ai ressenti, des couleurs, des odeurs, comme une boîte qu'on ouvre.* »

ARISTOS ET CHEMINOTS

Cet intérêt pour l'enfance trouve son origine dans une scène fondatrice, pourtant antérieure à sa naissance. Tombée enceinte à dix-neuf ans, sa mère est poussée par sa famille très catholique, et de lointaine ascendance royale, non pas à avorter, bien sûr, mais à abandonner l'enfant à sa naissance. Dans le livre, elle repousse indéfiniment le moment de signer le document autorisant cette déchéance de maternité. Dans la réalité, elle a eu un quart d'heure pour se décider après sa « *délivrance* ». Elle refuse et élève son garçon avec un étudiant aux beaux-arts, issu d'une famille de cheminots, qu'elle a rencontré entre-temps. De leur union naîtront une fille et un autre fils. Avant que le mari révèle son homosexualité et quitte le domicile familial pour s'en aller vivre avec un homme.

« *Ce sont les enfants qui me motivent* », reconnaît Isabelle Carré, marraine de deux associations : *Un enfant par la*

main, qui soutient des milliers d'enfants et de familles dans le monde, et *Pour un sourire d'enfant*, qui s'efforce de sortir les enfants de l'extrême misère. En 2003, elle a laissé tomber un projet théâtral pour *Holy Lola*, le très beau film de Bertrand Tavernier qui retrace les difficultés d'un couple parti adopter un enfant au Cambodge. Et, en début d'année, afin de pouvoir jouer sur scène *Baby* pendant plusieurs mois, elle a refusé un film important et une série télé. Cette mère de trois enfants y campe une femme dans la misère obligée de vendre son bébé à un couple de riches Américains, alors qu'elle préférerait le garder.

PART D'HUMANITÉ

« *On ne va jamais vers un rôle par hasard, observe-t-elle. Il s'y trouve toujours davantage que ce que l'on imagine. Il dit beaucoup plus de soi qu'on ne le pense, d'une façon à la fois inconsciente et consciente. Parfois c'est seulement un aspect du personnage, des questions qu'il se pose, des angoisses qui l'habitent. Il peut être aussi un miroir : et si je ressemblais à lui ? J'espère que les gens ressortent de la salle de cinéma ou de théâtre un peu changés, qu'ils n'ont pas seulement passé une bonne soirée, même si c'est déjà pas mal. J'aime que chaque rôle possède une part d'humanité. Qu'il encourage la tolérance et montre qu'un être humain est multiple et qu'il faut porter sur les gens un regard bienveillant, sans jugement.* » Ainsi, l'un de ses plus beaux personnages est, dans *Maman est folle* de Jean-Pierre Améris, celui d'une mère de famille calaisienne qui s'engage auprès des migrants.

« J'espère que les gens ressortent de la salle de cinéma ou de théâtre un peu changés. »

Cette exigence, assez rare dans ce métier, pousse la comédienne à refuser certaines propositions. « *Je dois ressentir un minimum d'empathie pour le rôle. J'ai refusé à plusieurs reprises celui d'une infanticide, même si le film est très intéressant.* » Elle cite Patrick Dewaere rentrant désespéré chez lui parce qu'il a tué quelqu'un. Même si c'est son personnage qui l'a fait, il s'est en effet rendu compte en être capable. Dans *Baby*, la comédienne était gênée par ses diatribes racistes et antisémites, au point de demander à la metteuse en scène, Hélène Vincent, de les supprimer. « *Puis je me suis dit que c'est un reflet intéressant de notre époque. Pas seulement de l'Amérique de Trump, mais aussi de l'élection présidentielle française avec Marine Le Pen au second tour. J'espère que les gens sont assez intelligents pour faire la part des choses et comprendre que c'est justement cela que l'on dénonce.* »

Isabelle Carré est aujourd'hui, comme elle le dit elle-même avec humour, « *une actrice connue que personne ne connaît* », que l'on aborde très rarement dans la rue. Amusée que les journalistes la qualifient systématiquement de « *discrète* » et de « *lumineuse* ». « *J'ai trouvé une forme de rédemption dans le théâtre, sourit-elle. Un endroit pour s'exprimer, où les émotions ont leur place, ne sont pas embarrassantes, ni étouffantes pour soi-même. Un comédien est un spectateur privilégié de l'âme humaine. On s'interroge sur plein d'histoires, de parcours. Sans les vivre. On est quelqu'un d'autre sans l'être vraiment, mais on s'en approche.* » ■

Isabelle CARRÉ, *Les Rêveurs*, Paris, Grasset, 2018. Prix : 22,85€. Via *L'appel* : -5% = 21,71€.
Martin BUBER, *Le chemin de l'homme*, Paris, Les Belles Lettres, 2015. Prix : 15€. Via *L'appel* : -5% = 14,25€.
Baby, de Jane Anderson, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris, jusqu'au 13/05. www.theatre-atelier.com

Risques d'isolement, de dépendance et grande fatigue

Chantal BERHIN

NETFLIX, des images à flots continus

« **L**eader mondial du divertissement en ligne », selon sa propre définition, Netflix est un portail de programmes légal. Une sorte de vidéoclub virtuel. Avec l'avantage d'être accessible sur internet, ainsi que via des applications pour smartphones, tablettes ou PC. Il rassemble « plus de cent dix-sept millions d'utilisateurs dans plus de cent nonante pays, et plus de cent quarante millions d'heures de programmes sont visionnées par jour », annonce-t-il.

En Belgique, Netflix a été lancé en 2014. Aujourd'hui, avec ses quatre cent mille abonnés belges, son offre remet en question la pertinence de la RTBF et de RTL TVI. Le catalogue composé d'exclusivités risque en effet de détourner les spectateurs des chaînes traditionnelles que l'on regarde « à l'ancienne », de manière linéaire et aux horaires imposés par les programmes.

UN JEU D'ENFANT

Ce géant américain propose en effet tout autre chose, avec un sentiment de grande liberté pour le spectateur. L'interface est facile à utiliser. Un compte est créé en quelques minutes, et accéder à un programme est un jeu

d'enfant. Pour un forfait d'une dizaine d'euros par mois (un peu plus ou un peu moins selon le nombre d'accès choisis à partir du même abonnement), l'opérateur permet à l'abonné un accès illimité à de nombreux films, émissions, documentaires et surtout séries, son fer de lance. Il est possible de commencer à regarder, par exemple, une série sur son PC, et puis de télécharger les épisodes suivants pour les voir en dehors de chez soi, en vacances, dans le train ou ailleurs, à partir de sa tablette ou sur son smartphone.

L'abonné peut aussi entamer un film, le suspendre et le reprendre plus tard, à l'endroit exact de sa mise sur pause, même si d'autres personnes dans la famille utilisent le média. Le service offre une sorte de signet virtuel et personnalisé. Et tout cela sans qu'aucune publicité ne vienne interrompre l'émission, avantage particulièrement apprécié par les mordus du système. L'utilisateur a également le choix de la langue de diffusion, la sienne, une autre ou la version originale.

« Avec Netflix, les soirées ne sont plus les mêmes, s'enthousiasme une dame vivant seule, conquise par le système. Je regarde les programmes que je veux, à l'heure qui me convient ! »
« Plusieurs fois par semaine, ajoute

une autre utilisatrice, je reçois des mails m'annonçant l'arrivée de nouveaux films ou de la nouvelle saison d'une série que j'ai commencée à suivre. On peut trouver cela pratique, mais en même temps, mes goûts sont présupposés en fonction de ce que j'ai regardé précédemment. Assez vite, les propositions sont prévisibles. Qui dit que, parce que j'ai regardé un soir un thriller, j'aurai toujours envie de suivre ce genre de programme ? J'aimerais peut-être aussi être informée des nouveautés en matière de fantastique ou de films romantiques. Cette présupposition par l'algorithme est réductrice et déplaisante. »

QUESTION DE GOÛT

Le système a en effet ses limites et pose la question du pistage des goûts du client, ainsi que de l'utilisation possible de ces données. Autre bémol à l'enthousiasme général, émis par un père de famille : la chaîne met des cotations, notamment sur les films pour les enfants. Or ces avis ne sont pas toujours adéquats pour notre mentalité européenne, estime-t-il. Les films proposés par Netflix sont souvent des productions américaines, considérées comme assez « gnangnans » et pauvres en contenu. Malheureusement, coup de tonnerre pour les ama-

Médias
&
Immédi@ts

BÉJART FOR EVER

Ce 1^{er} janvier, Maurice-Jean Berger, dit Béjart, aurait eu 90 ans. Mort depuis plus de dix ans, sa réinvention de la danse restera immortelle. Arte lui consacre un portrait belgo-franco-suisse inédit, réalisé par Henri de Gerlache et Jean de Garrigues, suivi de la rediffusion de la version 2014 du ballet sur la Neuvième, par le Tokyo Ballet et le Béjart Ballet Lausanne.

Di 08/04, 23h40 : *Béjart corps et âme*. Lu 09/04, 0h45 : le ballet « *La neuvième* ».

ENCORE BON

Et si les commerçants pouvaient ne pas gaspiller en liquidant à petit prix leurs invendus du jour ? Par géolocalisation, cette petite application signale aux utilisateurs les magasins proposant des « paniers surprise ». Il suffit de cliquer pour commander et payer en ligne. Et obtenir de bons produits, à ± un tiers du prix habituel. L'application est présente en France. En Belgique, elle accueille, pour l'instant, des commerçants de Flandre...

Too Good To Go, pour tous les smartphones.



© Lokan

Fini le programme diffusé à heure fixe sur la télé de papa. Le spectateur regarde désormais ce qu'il veut, quand et où il le veut, grâce au géant américain de la vidéo à la demande. Mais attention à l'addiction !

ÉCRANS.

Tout ce que l'on désire au moment où on le désire.

teurs du genre !, le groupe Disney a mis fin à son partenariat avec l'opérateur, dans l'intention de lancer son propre service.

En matière de nouveautés, Netflix doit être évalué de manière distincte, selon qu'il s'agisse de films ou de séries. Son catalogue cinéma est mis à jour très régulièrement et, depuis 2016, il a

annoncé un investissement de plus de six millions d'euros dans la création de contenus de programmes

exclusifs. Il a par exemple produit deux films présentés en compétition officielle lors du dernier Festival de Cannes. C'est là que réside sans doute la clé de son succès pour attirer des abonnés et contrer la concurrence. L'opérateur doit notamment faire face à Amazon ou à Hulu, autres sites de streaming, ainsi qu'à de nombreuses chaînes américaines qui possèdent déjà leur propre accès en streaming ou projettent de le faire. L'âge des films

proposés pose également problème : ils sont trop anciens, se plaignent certains utilisateurs. Ils datent généralement de plus de trois ans, suivant les accords avec les lois en vigueur dans les différents pays d'émission.

Par contre, les avis concernant les séries sont très positifs, principalement à propos de celles produites pour être vues en exclusivité sur la chaîne Netflix. La presse a ainsi salué la qualité de *The Crown*, l'histoire de la reine Élisabeth II d'Angleterre, dont la première saison a été lancée en novembre 2016 et pour laquelle l'opérateur a consacré un budget de cent quarante millions d'euros. Six saisons sont programmées. Le résultat est splendide, se réjouissent les médias, et rien ne manque à la reconstitution, rigoureusement fidèle à la réalité. Cet enthousiasme est par contre complètement retombé pour la série française *Marseille*, interprétée entre autres par Gérard Depardieu et jugée très médiocre. Dans le même registre négatif, on relève des émissions de télé-réalité et des shows insipides. Mais ces défauts existent aussi sur les chaînes télé traditionnelles. Les documentaires,

quant à eux, sont souvent considérés de très bonne qualité.

BINGE WATCHING

L'opérateur calcule qu'en moyenne, un abonné a regardé environ soixante films sur la chaîne de streaming en 2017. Addiction à l'horizon ? On parle de *binge watching*, terme désignant le fait de consommer des séries télévisées en continu et sans pouvoir s'arrêter. Dans une enquête menée par Netflix en décembre 2013, trois personnes sur quatre estiment que cette frénésie commence lorsque l'on regarde entre deux et six épisodes de la même émission de télévision en une seule séance.

Le phénomène a interpellé l'association *Passeport Santé* qui pointe le danger d'isolement, de dépendance et d'extrême fatigue chez les plus fragiles. L'association souligne le risque de dépression et d'autres syndromes d'isolement pour les adeptes de cette pratique qui « *préfèrent rester chez eux à visionner des séries plutôt que de sortir et de rencontrer d'autres personnes* ». ■



OPÉRA PARTICIPATIF

OUFTIVI, chaîne tv pour enfants de la RTBF, propose régulièrement à son jeune public des « soirées pyjamas ». Cette fois, elle sera l'occasion de diffuser... un opéra. Où, qui plus est, on demande à l'assistance d'interagir, en reprenant des chants interprétés par le chœur. Cette création mondiale de Nicolas Campogrande, commandée par l'Opéra royal

de Wallonie, raconte les aventures de deux enfants qu'ennuie la visite d'une expo sur Jean-Michel Folon. Ils préfèrent être sur leurs portables. Jusqu'à ce que le petit bonhomme bleu de Folon disparaisse à l'intérieur d'une toile. L'œuvre a été présentée à Liège le mois dernier. Une belle expérience. Sa version télévisée captivera-elle le public auquel l'opéra est destiné ?
#Folon, vendredi 6/04, 21h25, sur *La Trois*.

TOUTES LES RADIOS

Un moyen simple si on veut écouter bon nombre des radios belges francophones sur son smartphone : télécharger l'application *radioplayer.be*. On y retrouve à la fois des radios publiques et des réseaux privés, mais aussi plusieurs radios locales et/ou associatives. Ainsi que des radios web musicales spécialisées. De quoi éviter de devoir chercher sur son tuner.

Sous le poids des traditions

IL EST OÙ, LE PRINTEMPS MAROCAIN ?

Jean BAUWIN

Le film s'ouvre sur de superbes images de l'Atlas marocain. Dans cette nature magnifique et préservée, Abdallah, un instituteur adoré par ses élèves, emmène ceux-ci à la découverte de leur environnement. Il leur parle en berbère, la seule langue qu'ils comprennent. Mais un jour, au début des années 80, un inspecteur débarque dans sa classe et lui impose l'utilisation d'une seule langue, celle du Coran. Le réalisateur, Nabil Ayouch, explique que les jeunes adultes payent aujourd'hui le prix fort de cette réforme. Ils ont appris l'arabe classique par cœur, sans le comprendre. Et puis, quand ils sont arrivés à la faculté, ils ont basculé dans le français, qu'ils ne maîtrisaient pas non plus. « *Au final, ce sont des alphabètes bilingues, déplore-t-il. Quand ils arrivent sur le marché de l'emploi, leurs diplômes ne valent rien. Ils deviennent des adultes en manque de repères.* »

IMPUISSANCE TRAGIQUE

Ce sont eux que l'on voit dans le film, manifester pour trouver du boulot.

Abdallah, interprété par Amine Ennaji, est touchant dans son impuissance. Il sait que son combat contre les autorités est perdu d'avance et il abandonne ses élèves pour se dissoudre dans la grande ville de Casablanca. « *Sa défaite est celle de l'humanité tout entière, poursuit le cinéaste, car les instituteurs sont la clé de la transmission avec les nouvelles générations. Depuis deux ou trois ans, une réflexion a été engagée pour contredire cette réforme des années 80, mais elle n'a pas encore abouti.* »

Avant d'être chassé de son poste, Abdallah a pu transmettre des valeurs à ses élèves, dont celle du respect de l'autre. Trente ans plus tard, l'un d'eux travaille pour Joe, un restaurateur juif. Arieh Worthalter donne à ce personnage une nonchalance pleine d'humour. Il vit dans le déni : lui qui se sent profondément marocain, il ne voit pas l'hostilité grandissante dont il est victime. Nabil Ayouch explique que la coexistence entre juifs et musulmans est aujourd'hui devenue plus difficile qu'avant. La communauté juive s'est considérablement réduite, et beaucoup de Marocains ne sont pas en contact avec elle. La méconnaissance de l'autre a creusé un fossé

énorme. « *Beaucoup de gens ne reconnaissent pas les juifs comme faisant partie du peuple marocain. Or, pour moi, ils sont partie constituante de l'identité marocaine. Et le problème n'est pas au niveau politique, l'État rénove les synagogues comme les mosquées, mais ce sont les mentalités qu'il faudrait changer.* »

REBELLES À LEUR FAÇON

Dans un quartier populaire, on fait la connaissance de Hakim, joué par le séduisant Abdelilah Rachid. Il s'agit d'un jeune musicien, fan de Freddy Mercury. Si le doute sur son homosexualité ne sera jamais levé, son look gay et ses goûts musicaux rendent sa relation difficile avec son père.

Il représente cette jeunesse opprimée par la famille, le quartier et la société qui l'empêchent de se réaliser et de s'épanouir. « *Beaucoup de jeunes que je rencontre dans les quartiers pauvres, explique le réalisateur franco-marocain, me disent que le rêve n'est pas pour eux, mais pour les autres, les privilégiés. Hakim en a un : devenir le nouveau Freddy Mer-*

Toiles & Planches

AVOIR OU ÊTRE ?

Dennis Kelly (*Orphelins*) revient avec une pièce explosive sur la nature destructive du matérialisme. Ses personnages se livrent aux joies du consumérisme, comme si plus aucune valeur ni morale ne les retenait. Une galerie de fous furieux où chacun, possédé par le besoin supérieur d'avoir, révèle toute sa barbarie.

Love & Money, du 10/04 au 5/05 au Théâtre de Poche, 1a place du Gymnase, 1000 Bruxelles ☎02.649.17.27 www.poche.be. Du 15 au 18/05 au théâtre de L'Ancre, 122 rue de Montigny à Charleroi. ☎071.31.40.79 www.ancre.be

SPLEEN ADOLESCENT

Son rêve, c'est New York. En attendant, Christine, adolescente aux cheveux rouges surnommée Lady Bird, traîne sa déprime dans un collège religieux de Sacramento. Entourée d'une mère aimante mais autoritaire, d'un père informaticien au chômage et d'un frère punk qui squatte la maison familiale avec sa copine. Ce portrait juste et humain a été nommé cinq fois aux Oscar, notamment pour le meilleur film, la meilleure réalisatrice (Greta Gerwig) et la meilleure actrice (Saoirse Ronan).

Lady Bird, en salles le 4 avril.



LA FEMME AU MAROC.
Soumise au désir des hommes.

Razzia, le nouveau film de Nabil Ayouch, risque bien de secouer les esprits. À travers le parcours de cinq personnages très différents, il dresse le portrait d'un Maroc qui peine à retrouver son souffle et ses libertés.

cury marocain, mais sa famille ne le suit pas. »

Ce film interpellant, qui ne cache rien des tensions sociales secouant le pays, donne aussi aux femmes une place de choix. Ce sont des rebelles qui refusent l'emprise des hommes et

« C'est par la jeunesse et les femmes que le Maroc va changer. »

de la religion. Elles entendent vivre selon leur bon vouloir et revendiquer leur liberté.

Salima, incarnée par Maryam Touzani, coscénariste du film, est l'une d'elles. Sur le toit de sa maison, elle fume des cigarettes, dans le dos de son mari, qui contrôle ses faits et gestes et qui refuse qu'elle travaille, qu'elle ait son indépendance.

Cette femme sensuelle aime danser et faire la fête. Mais pour son époux, elle n'a pas à avoir de désirs, elle doit juste satisfaire les siens. Dès lors, se promener en rue sans voile et dans des tenues qui provoquent les passants est sa façon à elle d'affirmer son indépendance. Et lorsqu'elle découvre qu'elle

est enceinte, elle veut avorter. Nabil Ayouch la défend : « *Si elle n'accepte pas sa grossesse, c'est parce qu'elle est enceinte d'un homme qui veut la contraindre, la maintenir dans un étouffoir où elle ne serait qu'une femme-objet dont la mission est d'être belle. Elle vit dans une société qui l'empêche d'être elle-même, où les hommes ont pris le pouvoir et laissent peu d'espace à la femme. Elle ne veut pas de ce monde-là pour sa fille.* »

UN AVENIR À CONSTRUIRE

Il y a enfin la jeunesse dorée. Elle habite les quartiers bourgeois, complètement déconnectée de la réalité. Inès, interprétée par Dounia Binebine, est une jeune adolescente qui vit en vase clos, dans son univers de riches Français. Ses parents la négligent et c'est auprès de sa nounou marocaine qu'elle trouve un peu de tendresse et d'attention, tout en reproduisant avec elle les comportements hautains et méprisants de sa classe sociale. Jeune fille mal dans sa peau, elle s'automutille parce qu'elle ne s'aime pas elle-même et cherche, dans ses amitiés, l'affection que sa mère ne lui donne

pas. Elle voudrait se rapprocher de ce Maroc inconnu, parce que l'absence de mixité sociale lui en interdit l'accès.

Ces cinq personnages finiront par se croiser au même endroit au terme du film, mais sans interagir. La fin reste ouverte sur un avenir à construire pour ce pays où le poids des traditions empêche la jeunesse de se réaliser. « *C'est par elle et les femmes que le Maroc va changer*, espère Nabil Ayouch. *Les femmes n'ont pas du tout acquis les droits qui leur reviennent. Un pays qui pense avancer avec 50% de sa population se trompe. Elles ont un combat à mener dont l'enjeu est civilisationnel.* »

Much Loved, son film précédent qui traitait de la prostitution au Maroc, avait créé la polémique et été interdit de projection dans son pays. Il espère qu'avec celui-ci, un débat de fond pourra enfin s'ouvrir sur les questions d'éducation et des libertés individuelles. Il fait donc sa part du boulot et l'on peut souhaiter que ce film secoue les mentalités et annonce un nouveau printemps. ■

Razzia, un film de Nabil Ayouch, en salles le 25 avril.



DU RIFI FI DANS L'IMMEUBLE

L'islamologue franco-marocain Rachid Benzine (récent auteur avec Ismaël Saïdi de *Finalement, il y a quoi dans le Coran ?*) n'a pas son pareil pour démanteler avec humour les peurs et les clichés de nos sociétés contemporaines. Il met en scène une population hétéroclite dans un immeuble parisien. Lorsque

l'un d'entre eux est placé en résidence surveillée, les langues se délient et chacun se lâche, qu'il soit militant au Front National, juif fils de déportés, islamologue, syndicaliste, homosexuelle ou bourgeoise convertie à l'Islam. Ça promet du grabuge !

Pour en finir avec la question musulmane de Rachid Benzine, du 17 au 21/04 au Théâtre de Liège, 16 place du 20 Août. ☎04.342.00.00
■ www.theatredeliège.be

FEU STALINE

Staline mort, c'est le branle-bas de combat dans son cercle proche. Il est question de prise de pouvoir, et donc du devenir de l'URSS, mais aussi de survie personnelle. Cette comédie satirique du Britannique Armando Iannucci est interdite en Russie, accusée de transformer en « *idiots hideux* » des hommes qui ont « *gagné la guerre* ». *La mort de Staline*, en salles le 18 avril.

Le GPS Trio inspiré par les Écritures

DIEU est à louer

Stephan GRAWEZ



La première lettre du patronyme des trois com-pères forme déjà tout un horizon : GPS, pour Goeseels, Previdi et Sepulchre. Leur boussole commune : le chant liturgique et l'envie d'animer des communautés, des paroisses, des rencontres spirituelles ou interreligieuses. « C'est la fille de Grazia qui a trouvé ce nom », sourit Béatrice Sepulchre, professeure de chant et animatrice pastorale au Diocèse de Malines-Bruxelles. Comme coordinatrice du service de chant liturgique, elle tient aussi la baguette des Matinées chantantes. « Il s'agit d'un lieu de formations à l'animation des chants pour les paroisses, explique-t-elle. Le chant est très porteur pour célébrer, il s'agit d'un moment fort qui n'est pas qu'un intermède ».

QUI EST-CE PÈRE ?

L'aventure du groupe a débuté là-bas. « J'avais rejoint Matinées chantantes vers 2006, se souvient Grazia Previdi, pianiste, compositrice et professeure de piano en académie. Notre premier

chant est né en 2009, après une réunion difficile où nous avons écouté une personne qui avait vécu quelque chose de très dur. Philippe a ensuite écrit un mail splendide. Le texte de Tous des passants était né. Je l'ai mis en musique et notre trio était lancé. »

« J'ai toujours écrit. J'adore la musique des mots et celle de la langue, remarque de son côté Philippe Goeseels, poète, guitariste et professeur de musique retraité. Dans chaque texte, j'aime qu'il existe un mot ou une phrase à double sens. Ma formation musicale m'aide à travailler la rythmique intérieure des syllabes ». Et pour savourer ses bons mots, il scande « Qui est-ce père ? Qui espère ? ».

Cette rythmique est au cœur du dernier CD du groupe, *Jour et nuit, nuit et jour*, seize chants courts principalement inspirés par l'ostinato. « L'ostinato est une formule musicale répétée. La mélodie évolue petit à petit, les instruments s'ajoutent ensuite », précise Grazia. Et c'est vrai qu'il y a comme un petit air de Taizé dans ces morceaux.

« Les chants peuvent être repris en boucle, ils s'approfondissent, commente Philippe. Avec quatre phrases, on peut vivre un temps méditatif. À un moment, cela chante tout seul. La parole de Dieu se laisse rencontrer. On réussit notre Vatican II si tout le monde chante. » Et d'ajouter, l'œil malicieux : « Dieu n'est pas à vendre, il est à louer », pour mieux insister sur la démarche de gratuité du trio qui essaye ainsi de rendre grâce, sans esprit de conquête.

INSPIRATIONS SACRÉES

Jour et nuit, nuit et jour succède à *Toile infinie* (2011), *Tu traverses nos chemins* (2013) et *Quand je viens à toi* (2015), trois disques offrant des parcours bibliques autour de l'Ancien et du Nouveau Testament, du Christ ou du temps de l'Avent et de Noël.

Les paroles du nouvel opus sont toutes directement nourries des écritures. Comme la chanson *Amour rencontre vérité*, écrite d'après le Psaume 84. Ou le texte de *Je n'ai que Toi*, composé à partir du Livre d'Esther.

Portées
&
Accroches

CONTRE LA BARBARIE

Le coup de tête de Zidane lors de la finale du mondial 2006 a été immortalisé par une sculpture géante. Son auteur, le Franco-algérien Adel Abdessemed, expose actuellement au Grand Hornu. *Manifeste contre la barbarie et pour la liberté* rassemble des œuvres en partie réalisées sur place, dont des silhouettes sculptées dans un bois calciné des membres de l'Armée rouge ou une galerie de dessins représentant des soldats en uniforme.

Au MAC's, site du Grand Hornu, 82 rue Sainte-Louise à Hornu. Ma au Di 10-18h. www.mac-s.be

40 ANS DE ROPE DANCER

Sa création remonte à 1975. Mais il connaîtra son premier succès avec *Rope Dancer*, en 1978. Machiavel reste l'un des groupes les plus réputés du rock belge. Et ses musiciens se réunissent toujours pour des concerts jusqu'à pas d'âge, où ils interprètent tous les morceaux figurant sur leurs « vieux » albums. Le groupe mythique est *on the road again* ces mois-ci.

21/04 : Soignies (Les Intemporelles). 27/04 : Verviers (Spirit of 66). 17/05 : Arlon (Maison de la Culture). 19/05 : La Louvière (Le Stock). 2/06 : Blegny (Centre culturel).



CHANT LITURGIQUE.
Une invitation à méditer et à prier.

Philippe, Grazia et Béatrice chantent leur foi et partagent leur répertoire depuis 2009. Leur quatrième CD, basé sur le modèle de l'ostinato, propose seize chants courts et méditatifs.

ondes qui nous tient beaucoup à cœur et nous enrichit énormément, se réjouit Béatrice. Nous avons ainsi régulièrement l'occasion d'y parler de nos projets et de nos concerts. »

Les retours qu'ils reçoivent de leur aventure montrent qu'ils touchent autant le profane et le fidèle que les communautés. Côté public, ils pensent constituer un trait d'union entre les générations, à l'aise avec des jeunes autant qu'avec des adultes. Tout en tissant des liens entre nationalités. Ils ont en effet déjà enregistré avec un jésuite slovaque au hautbois ou avec un violoncelliste de Budapest. Et même au niveau belge, ils sont fiers de leur ingénieur du son originaire de... Mechelen. Geert De Deken les accompagne aussi lors des formations de Matinées chantantes pour apprendre aux participants à mieux sonoriser une église.

Les Évangiles constituent également une source d'inspiration.

saye de proposer quelque chose qui surprend, où l'on doit rester attentif. »

Le style de la formation se distingue nettement d'autres courants, comme la pop louange ou le rock chrétien. Les textes sont en français, alors que, souvent, des groupes plus branchés chantent de mauvaises traductions. Et le choix musical tranche.

« On réussit notre Vatican II si tout le monde chante. »

« Nous essayons de donner ses lettres de noblesse à la musique liturgique, note Béatrice. Pour nous, le mot louange est trop court. Nous ne proposons pas un répertoire charismatique. Notre vie ne se situe pas trois centimètres au-dessus de la terre. Nous n'avons pas peur de dire nos peurs, nos angoisses, nos cris. Notre répertoire n'est pas figé sur une seule tonalité ». Leurs influences musicales sont très diverses. « Elles peuvent être Chopin, Schubert, ou le gospel, souligne Grazia Previdi. Je tiens à la musique classique, car elle va plus loin dans les sentiments. On ne s'installe pas dans un ronron. J'es-

saye de proposer quelque chose qui surprend, où l'on doit rester attentif. »

SUR LES ROUTES ET LES ONDES

Le GPS Trio se produit plus de quarante fois par an. Il sillonne les paroisses, les communautés et les rassemblements, en formule concert, animation ou veillée de prières, fidèle des week-ends chez les Salésiens et de lieux tel Farnières. Il a également animé des rencontres islamo-chrétiennes au collège St-Michel à Bruxelles et, début mars, il a participé à *Veillée vers Pâques* dans le secteur pastoral de La Bruyère, où s'étaient jointes les chorales des différentes paroisses. Il se produit aussi au-delà des frontières, à Paris, Turin, etc.

En outre, les trois complices animent une émission mensuelle de musique liturgique sur RCF Belgique, *Dieu tout chant*. Ils y interprètent, commentent et prient environ six chants du répertoire liturgique ou de leur propre répertoire, autour d'un même thème. « C'est une présence sur les

Riche d'un parcours mené tambour battant, et de manière très professionnelle même si la démarche reste presque bénévole, le GPS Trio compte aujourd'hui un répertoire de cent trente-cinq chants. « *A l'origine, tout cela était assez spontané*, raconte Béatrice. *On se rappelle encore qu'au début, nous avons demandé à Jo Akepsimas, rencontré en août 2010, des conseils et un accompagnement. Il nous a aidés dans la construction de nos chants.* » Et près de huit ans plus tard, aux côtés d'artistes menant souvent une carrière solo, comme Akepsimas, justement, ou Mannick – qui, eux, tentent d'en vivre -, leur formation apparaît originale et unique en son genre. ■

GPS TRIO, *Jour et nuit, nuit et jour*, CD de seize chants courts, Bruxelles, Éditions CantA-mar-GPS, 2017. www.gps-trio.be



QUAND L'ORCHESTRE SLAME

Le slam, c'est ce nouvel art fait de poésie dite sur de la musique. Si ça marche avec tous les styles, pourquoi ne pas aussi associer paroles et musique classique ? L'idée, développée par les quarante musiciens de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège et une poignée de slameurs de l'ASBL La Zone, est devenue réalité à la fin de l'an dernier. Elle a abouti à un

mélange détonant, reposant sur des airs connus. Déjà présenté dans la Cité ardente en février, il fait l'objet de deux nouvelles soirées ce mois-ci, avec, au programme, des pièces porteuses de messages forts, en connexion avec le sens de la musique.

Le me 25/04 à la Maison Folie de Mons, Rue des Arbalétriers 8, www.surmars.be, et le 26/04 à la Ferme du Biéreau de Louvain-la-Neuve, Scavée du Biéreau 3/101, <http://fermedubiereau.be/accueil>

D'ORIENT

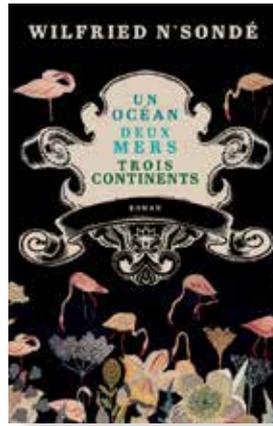
Après l'Institut du monde arabe (Paris), l'expo *Chrétiens d'Orient - 2000 ans d'Histoire* est à Tourcoing. Avec une scénographie renouvelée et de nouveaux chefs d'œuvres, elle présente une traversée de l'histoire des communautés chrétiennes du Moyen-Orient.

MUBa Eugène Leroy, 2 rue Paul Doumer, jusqu'au 11/06, tjl sf mardi et fériés, 13-18h. www.muba-tourcoing.fr/

Un roman picaresque et d'initiation

SUBLIME EXPÉRIENCE

Christian MERVILLE



Wilfried N'Sondé raconte la vie véridique d'un prêtre africain du XVII^e siècle, amené à devenir le représentant d'un pouvoir politique et religieux dont il ne maîtrise pas les rouages.

Au pays que les mères originelles ont appelé Kongo, « *le lieu où il ne faut pas se rendre* », Nsaka Ne Vunda voit le jour en 1583, dans le village de Boko. « *Une contrée de mystère et de magie, où les morts s'invitent parfois parmi les vivants dans une promiscuité mystique qui défie les lois de la raison.* » Très tôt orphelin, il est recueilli à l'école des missionnaires où, dès ses premières lectures de la Bible, il sent l'appel du Christ. Il lui offre alors une place privilégiée aux côtés de ses neuf ancêtres, les mères originelles. Devenu prêtre sous le nom de Dom Antonio Manuel, il exerce son sacerdoce dans son village natal. Sa renommée grandit très vite, on lui prête même quelques miracles.

ÉTRANGE MISSION

À cette époque, lors de « razzias », des hommes et des femmes sont enlevés dans leurs villages pour être vendus comme esclaves. Le roi du Kongo pratique cet odieux trafic, pour son

profit personnel et avec l'aide des Européens. Un jour de 1604, des hommes viennent annoncer à Dom Antonio Manuel qu'il a été choisi pour devenir le légat du roi au Vatican. Il doit en profiter pour alerter le pape Clément VIII sur la traite des noirs.

Très vite, il découvre la duplicité du pouvoir, les mensonges, le racisme ordinaire. Les cales du bateau qui l'emporte vers Rome sont en effet remplies de gens de son peuple conduits en esclavage vers le Brésil. Son voyage va ainsi le mener à travers un océan, sur deux mers et trois continents. En compagnie de la bassesse humaine au cœur de ce « *non-monde* », où même « *le Créateur s'était absenté* ». Un trajet atroce et initiatique qui déstabilise sa confiance en l'homme et sa foi en Dieu. Au Brésil, un changement d'alliance met en péril sa mission auprès du Saint-Siège, où il compte pourtant bien plaider la cause de ceux qu'il n'a pas été en mesure de secourir. Commence alors un nouveau périple durant lequel il est confronté à la piraterie, à l'Inquisition et à d'autres formes

de racisme touchant les femmes et les juifs. Il meurt à son arrivée à Rome devant le nouveau souverain pontife, Paul V, qui ne l'attendait pas.

LES SANS-VOIX

Un océan, deux mers, trois continents relate la vie improbable d'un homme qui a réellement existé et est honoré dans la basilique Sainte Marie Majeure de Rome sous les traits d'une statue de marbre noir appelée Nigrita. C'est ce buste qui prend aujourd'hui la parole. Il donne au lecteur la possibilité de connaître les nombreux questionnements et sentiments contradictoires, à la fois de Nsaka Ne Vunda, qui ne rejette aucune de ses traditions ancestrales, et de Dom Antonio Manuel, modeste prêtre devenu haut prélat de la sainte Église. Ce roman échappe à toute forme de manichéisme et évite de prendre parti pour un seul camp. Il montre avec brio combien cet homme, dépassé par son destin, tente toujours d'en comprendre le sens profond.

« *J'ai traversé mille épreuves, à l'issue desquelles je suis devenu une voix porteuse d'amour et d'espoir : j'incarne désormais le souvenir d'une multitude de femmes, d'hommes et d'enfants qui jamais ne renoncèrent au rêve de liberté planté au plus profond de leur cœur* », proclame-t-il. La littérature figure ainsi, sous la plume de l'auteur congolais Wilfried N'Sondé, un espace retrouvé pour donner la parole aux « sans voix » de tous les temps. Une littérature comme moyen de rédemption pour la mémoire de ce prêtre, témoin inédit et impuissant des affres du monde de son temps. Un homme si semblable aux lecteurs de ce roman enlevé et envoûtant, toujours d'actualité. ■

Wilfried N'SONDE, *Un océan, deux mers, trois continents*, Arles, Actes Sud 2018. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €
 €
 Total de la commande + frais de port : €
 Nom :
 Prénom :
 Rue :
 N° :
 Code Postal : Localité :
 Tél. : E-mail :
 Date : Signature :

Livres



SECRET

Ce samedi-là, Adrienne avait voulu confier un secret à Claude, son cher neveu, qui ne l'avait pas écoutée. Quelques semaines plus tard, elle est retrouvée morte. Suspectant un meurtre, le jeune homme se lance dans une enquête effrénée pour tenter de découvrir son secret et éclaircir les circonstances de sa mort. De rencontre en rencontre, il plonge dans le passé d'Adrienne, une femme à la beauté fascinante qui faisait tourner beaucoup de têtes. Avec le talent qu'on lui connaît pour nouer des intrigues palpitantes, Armel Job pénètre dans les eaux troubles d'une vérité qu'il vaut mieux parfois garder pour soi. (J.Ba.)

Armel JOB, *Une femme que j'aimais*, Paris, Robert Laffont, 2018. Prix : 21,95€. Via *L'appel* : -5% = 20,86€.



LA VIE EN FACE

Le 22 mars 2016, Walter Benjamin est à l'aéroport de Zaventem. Témoin de l'horreur, il sort vivant de l'attentat grâce au secours d'Hassan et aux compétences d'un militaire, mais avec une jambe en moins. Son cas est vite médiatisé et il déclare à la télévision refuser de faire l'amalgame entre les musulmans et les terroristes. Durant la première année de sa convalescence, il raconte ses colères, ses amours et ses joies, mais aussi son engagement à rencontrer les jeunes de Molenbeek et des musulmans, lui le Juif, pour montrer que vivre ensemble est possible. (J. Ba.)

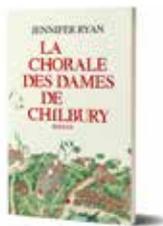
Walter BENJAMIN, *J'ai vu la mort en face. Une vie après l'attentat*, Monaco, Éditions du Rocher, 2018. Prix : 19,30€. Via *L'appel* : -5% = 18,34€.



PAS SI FOLLE !

Jeanne de Castille n'est connue en Belgique que comme la mère de Charles Quint. Héritière des rois Catholiques espagnols Isabelle et Ferdinand, elle est mariée à dix-huit ans à Philippe de Habsbourg. Elle lui donne six enfants avant de le perdre prématurément. Commence alors un calvaire de près de cinquante ans : accusée de folie, elle est séquestrée, d'abord par son propre père, puis par son Charles de fils dont la violence fait frémir. Pourtant, elle résiste, tentant de correspondre avec ses enfants qui lui ont été enlevés et de rester en contact avec son peuple castillan. Un roman historique puissant. (J.D.)

Yann KERLAU, *L'insoumise*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 26,95€. Via *L'appel* : -5% = 25,61€.



DES FEMMES LIBRES

En 1940, quelques femmes restées dans un petit village anglais sont confrontées à un problème : les hommes partis au front, la chorale se trouve privée de ses voix. Pour la première fois de leur vie, elles sont libres de décider comment sauver cette formation qui accompagne les cérémonies, religieuses ou non. Différents personnages aux parcours et profils variés traversent cette aventure. Entre humour et larmes, l'auteure britannique met en scène un monde typiquement british, au sein d'une microsociété riche en potins, jalousies, peurs, mais aussi forte d'une entraide étonnante. (B.H.)

Jennifer RYAN, *La chorale des dames de Chilbury*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 25,10€. Via *L'appel* : -5% = 23,85€.



CONVERSATION PROUSTIENNE

Quel régal, pour les lecteurs de Proust, d'avoir des nouvelles de leur auteur favori par l'intermédiaire d'une conversation fictive entre deux personnes qui l'ont « connu » : Céleste Albaret, sa gouvernante, et Françoise Sagan, lectrice fervente dont le pseudonyme est le nom d'un personnage d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur*. Ce dialogue est à l'image de l'œuvre de l'écrivain qui transforme à tout jamais celui qui la rencontre. L'occasion unique aussi de prendre un moment pour se retrouver au cœur d'écrits ignorant le temps qui passe. (C.M.)

Jean Claude LAMY, *Céleste et Sagan Pour l'amour de Proust*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 17,15€. Via *L'appel* : -5% = 16,29€.



VICISSITUDES

Économiste et professeur émérite à l'UCL, l'auteur propose un essai écrit en « nous » et « je ». Selon la méthode Voir-Juger-Agir, il traite des vicissitudes de la démocratie moderne, des valeurs et légitimités concurrentes vécues tantôt comme des obstacles, tantôt comme des recours possibles. Se limitant aux États occidentaux et même européens, sa démarche suit cinq axes : la dignité humaine, la diversité sociale et culturelle, le retour à une sagesse, l'éducation et la participation. Il en vient à appeler, par réalisme, à des remises en question assez radicales. (J.Bd.)

Paul LÖWENTHAL, *Réinventer des démocraties*, Louvain-la-Neuve, Éditions-Academia, 2017. Prix : 23€ -5% = 21,85€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. *L'air, la mer et la terre : enjeux vitaux de ce siècle.*

Avec le Prince Albert II de Monaco et Jean-Pascal van Ypersele, professeur à l'UCL, le 05/05 à 15h dans la salle Henry le Bœuf du Palais des Beaux-Arts.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconferences.be

BRUXELLES. *Les droits humains.*

Par Françoise Tulkens, le 20/04 de 10h à 12h30. L'après-midi : ateliers sur les droits à la santé, à la culture, à l'éducation, à la liberté d'expression et à la vie privée, à la Maison Notre-Dame du Chant d'Oiseau, 3a avenue des Franciscains, 1150 Woluwe-Saint-Pierre.

✉nathdebriey@skynet.be

CHARLEROI. *La poésie, propédeutique de la démocratie.*

Avec Antonino Mazzù, le 19/04 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts.

☎02.550.22.12

✉info@acadelieroyale.be

LIÈGE. *Le recrutement des moines de l'abbaye de Val-Dieu, XVIIe-XVIIIe siècles.*

Avec Bruno Dumont, chef de section honoraire des Archives de l'État (Liège), le 11/04 de 17h à 20h en l'Espace Prémontrés, 40 rue des Prémontrés.

☎04.223.73.93

✉archives.eveche@evechedeliege.be

LIÈGE. *Burning-Out. Dans le ventre de L'hôpital.*

Avec Jérôme Le Maire en dialogue avec Pascal Chabot, philosophe, dans le cadre

des Grandes Conférences liégeoises, le 19/04 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎04.221.93.74

✉nadia.delhaye@gclg.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. *Tous fous ? Même pas peur !*

Avec Vincent Dubois, directeur médical Epsilon ASBL, réseau de soins psychiatriques à Bruxelles, le 17/04 de 14h15 à 16h15 à l'auditoire Socrate 10 (SOCR 10), 12 place du Cardinal Mercier.

☎010.47.41.86

✉cfg@universitedesaines.be

NAMUR. *Les algorithmes rendent-ils vraiment le monde prévisible ?*

Avec Dominique Cardon, sociologue au Laboratoire des

usages d'Orange Labs et chercheur associé au Centre d'études des mouvements sociaux (EHESS), le 24/04 à 20h à l'université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe - sentier Thomas (entrée par la rue Grandgagnage).

☎081.72.50.35 ☎081.72.42.59

NAMUR. *Pour une Économie Humaine : présentation du Réseau international du Centre Lebrét.*

Avec Yves Berthelot, ancien sous-secrétaire général des Nations unies, et Michel Tissier, ancien permanent syndical CFDT et secrétaire exécutif du Réseau, le 19/04 de 14h à 17h au centre Lumen Vitae, 4 rue Grafé.

☎0475.33.84.13 ✉www.rieh.org

Formations

BRUXELLES. *Découvrir l'histoire de la foi dans la Bible, à travers les quatre seuils de foi de Mess'AJE.*

Avec Freddy Gridelet et Isabelle Pirllet, animateurs agréés de Mess'AJE, les 14 et 15/04, à la Maison Fondacio, 24 rue des Mimosas, 1030 Bruxelles.

☎0472.78.28.73

✉isabellepirlet@gmail.com

COUR-SUR-HEURE. *Les femmes dans la société d'aujourd'hui et de demain.*

Avec Sophie Stevens-Lemaigre, présidente fédérale des Guides catholiques de Belgique, le 21/04 dès 9h30 dans l'église de Cour-sur-Heure, 72 rue Saint-Jean.

☎0475.24.34.59

☎0497.31.65.26

RHODE-SAINT-GENÈSE. *Pa-rolle-s en route : étudier la Parole de Dieu. Dans le cadre d'une journée Oasis.*

Avec Bénédicte Ligot, Florence Lasnier, Gabriel Gérard, le 24/04 au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice, 9 avenue Pré-au-Bois.

☎02.358.24.60

✉info@ndjrhode.be

WÉPION. *Demain la solidarité... Sur le retour ? De retour ?*

Avec Pablo Servigne, co-auteur de L'entraide, l'autre loi de la jungle, organisée par le CEFOC du 21/04 au 22/04 au Centre La Marlagne.

☎081.23.15.22

✉info@cefoc.be

Retraites

ERMETON-SUR-BIERT. *Il s'est levé d'entre les morts, le Fils de Dieu notre frère...*

Avec Sœur Marie-Paule Somville, du 06 au 08/04 au Monastère Notre-Dame, 1 rue du Monastère.

☎071.72.00.48

✉accueil@ermeton.be

sons de l'enfance : le sentiment d'Exister. *La guérison spirituelle des blessures.*

Avec Jean-Marie Gsell, théologien et historien, du 20 au 22/04 à l'Atelier Notre-Dame, 15 rue des Dominicains.

✉centredaccueil@notredamedela-paix.be

comme vecteur de l'Amour inconditionnel de Dieu.

Avec Ronald Masson, du 10 au 13/05 au monastère d'Hurtebise.

☎071.36.73.92

SCOURMONT. *Rabbouni, Maître ! L'apparition de Jésus à Marie-Madeleine en peignant l'icône.*

Avec Astrid Hild, du 06 au 12/04 à l'ab-

baye de Scourmont.

☎0497.35.99.24

✉astrid.hild@gmail.com

SPA. *Vivre du Ressuscité.*

Avec Mgr Didier-Léon Marchand du 09 au 15/04 au Foyer de Charité, 7 avenue de Clermont à Nivezé.

☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmx.net

Et encore...

ARLON. *Socrate philosophe : Démocratie, Aristocratie, Pouvoir, Violence, Autorité, Libéralisme, Socialisme...*

Que recouvrent ces mots ? Quelles réalités traduisent-ils ? Organisé par la CIEP du MOC, le 16/04 de 13h30 à 15h30, 1 rue Pietro Ferrero.

☎063.21.88.84

✉b.kerger@mocluxembourg.be

☎010.23.52.83

✉parcoursalpha@gmail.com

BRUXELLES. *Le centre de l'âme est Dieu : initiation à la méditation silencieuse.*

Le 25/04 au Centre Alameda, 262 boulevard Lambermont, 1030 Schaerbeek.

☎02.218.55.32

✉itouchalameda.com

BIERGES. *D'ici et d'ailleurs (Parcours alpha couples).*

Animé par des couples qui désirent partager la joie du mariage, du 21 au 22/04 en la salle paroissiale, rue Saint-Pierre.

BRUXELLES. *Que la louange éclate !*

Concert donné par le groupe Hopen (Nous sommes), le 28/04 à 20h en la collégiale Saints-Pierre-et-Guidon d'Anderlecht.

☎0474.47.22.16 ☎0493.71.05.42

✉concerthopen@catho-bruxelles.be

FLEURUS. *Un fou noir au pays des blancs.*

Spectacle de Pie Tshibanda organisé par la Communauté de Soleilmont au profit des œuvres sociales de l'ASBL Éducation à la santé Kikwit (RDC), le 15/04 à 15h au monastère de Soleilmont, 150 avenue Gilbert.

☎071.38.02.09

✉sol.communautaire@belgacom.net

LIÈGE. *Le pain de ménage, pièce de Jules Renard.*

Par le Théâtre du Gai-Savoir, les 20 et 21/04 au Théâtre Stine-Langevin,

12 rue Bassenge.

☎04.342.55.32

✉gai.savoir@skynet.be

SOIGNIES. *Festival Choosé Life 2018.*

Du 09 au 13/04 au collège Saint Vincent, 22 chaussée de Braine.

✉info@festivalchooselife.be

WÉPION. *Que reste-t-il de sacré ?*

Journée de réflexion animée par Thierry Tilquin, théologien, le 21/04 au Centre spirituel de La Pairielle, 25 rue Marcel Lecomte.

☎081.46.81.11

✉secretariat@lapairielle.be

UNE PAROLE QUI DÉCHIFFRE

Je voudrais redire tout le bien du dernier numéro de l'Appel avec une capacité de faire circuler une parole qui déchiffre les sens multiples de l'expérience humaine et invite à construire un peu plus de dignité et de justice en humanité !

Jos. PIRSON

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
 À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
 BIC : GEBABEBB

Communication - nouvel abonnement
L'appel
 Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens.
 Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
 Tél/Fax : 04/341.10.04
 Site web : www.magazine-appel.be

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable : Paul FRANCK

Rédacteur en chef : Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint : Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction : Michel PAQUOT

Équipe de rédaction : Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Joseph DEWEZ, José GERARD, Gerald HAYOIS, Guillaume L'HEST, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVELLE, Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement : Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Jean-Yves QUELLEC(T), Gabriel RINGLET

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à : secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur..... désire recevoir un exemplaire gratuit du magazine *L'appel*

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

“ On n’est nulle part aussi bien que chez soi ”

Marcus Tullius Cicero,
 écrivain romain 106 av. J.-C. - 43 av. J.-C.

Les escaliers facilement et en toute sécurité grâce au monte-escalier de thyssenkrupp

- La fiabilité allemand
- Plus de 60 ans d'expérience du leader du marché
- Des conseillers et installateurs près de chez vous

- Appelez-nous au numéro 0800 26 697 (gratuit)
- Surfez sur www.tk-monteescalier.be
- Recevez votre documentation gratuite



Demandez
une offre
 sans
 engagement

engineering.tomorrow.together.





L'Europe, un projet spirituel ?
Une journée avec Herman
Van Rompuy et Martin Maier

Monastère d'Hurtebise

Jeudi 26 avril 2018 de 9h30 à 16h30

www.hurtebise.net

L'Europe n'est pas seulement un projet politique, économique et culturel : il est porté par des idées et des valeurs spirituelles. Il est bon d'en faire mémoire et de s'en inspirer pour un renouveau de l'idéal européen qui nous concerne tous.